

Simone Le Moigne



*Une enfance  
d'autrefois*



*Il était une fois...*



*Ur wech e oa...*





Le 17 février 1973 Simone Le Moigne se rend au Musée de Laval à l'invitation de son Conservateur Jean-Pierre Bouvet pour lui présenter quelques tableaux. Elle lui confie son intention d'écrire sa vie. Il lui conseille de continuer à peindre "car, lui dit-il, si vous écrivez vous ne peindrez plus". Cela ne l'a pas empêchée de commencer à écrire 10 jours plus tard...

*"...Si mon pinceau n'exprime pas clairement ma vie  
Je veux que de la plume elle soit mieux définie..."*

...précise-t-elle dans un poème à la fin de cette même année.

C'est ainsi que sous le titre "*Souvenirs de Mon Enfance*" une trentaine de pages manuscrites voient le jour. Par la suite, emportée par son désir de peindre, Simone Le Moigne ne poursuivra pas son récit.

Nous avons retrouvé ce texte, écrit sans apprêt, illustré par des dessins aux crayons de couleur réalisés avec la même spontanéité que l'œuvre jaillissant de son pinceau. C'est pourquoi nous avons souhaité, avec mon frère Simon, les rassembler dans ces quelques pages.

Ce témoignage nous livre la vie d'une enfant d'autrefois toute imprégnée de la nature dans laquelle elle baignait constamment.

**Anne**

Ce récit aurait pu s'intituler "*Une enfance autour d'une guerre*". *Simone* venait d'avoir trois ans quand fut déclarée la première guerre mondiale. Elle avait sept ans et demi à la signature de l'armistice. Géographiquement éloignée de la Bretagne, cette guerre faisait parvenir ses pulsations au rythme des retours en permission du père : *Jean-Louis Le Moigne*. Lointaine mais à la fois toute proche dans l'esprit d'un enfant de trois ans pour qui le champ de bataille c'était peut-être le champ voisin, de l'autre côté du talus, et qu'il lui suffisait de monter en haut de l'escalier de la cour pour appeler son père...

Les autres membres de la famille directement concernés par cette guerre, ce sont les oncles. Ils sont quatre frères, personnages hauts en couleur, mais pour qui **hospitalité** et **solidarité** n'étaient pas de vains mots. *Loïs*, le plus sportif des quatre, mort des suites d'un accident de cheval, avant même d'avoir pu partir, durant sa préparation militaire. *Yann* finalement devenu le "*dernier des mohicans*" des transporteurs à cheval dans son secteur de *Campostal*. Et puis non mobilisable parce que chef de famille nombreuse et dirigeant une grande ferme, *François-Louis* pour qui les champs de bataille c'étaient ses champs de blé ; ironie du sort, il y laissera une jambe, sectionnée par la faucheuse qu'il conduisait, les chevaux qui la tractaient s'étant emballés. Enfin le plus jeune, *Joseph*, survivant des batailles du "*chemin des dames*", Croix de Guerre, héros ordinaire parmi tant d'autres de cette période; personnage au fort tempérament à qui il arrivait de se présenter, selon les circonstances : "*Joseph Berthou de Campostal, restez couverts!!!!*". Ou encore s'il voulait avoir le dernier mot face à un quidam trop contrariant, il assénait sa formule fétiche qui avait le pouvoir de clouer le bec à son contradicteur: "*Mais toi ! Tu n'as pas été au chemin des dames !*". Et s'il lui arrivait d'être fâché contre l'administration il décochait un de ses fameux: "*La République pourrite !*", selon ses propres termes... Ces quatre personnages, ses "*tontons*", *Simone* les évoque au début de son récit. Mais surtout il y aura les femmes : la grand-mère, la mère, la tante, ses trois sœurs *Jeanne*, *Antoinette*, *Anna* et la bonne *Soisik*. Elles sont assistées dans les travaux de la ferme par *Mathelin* le vieux et précieux domestique. *Simone* les fait revivre tout au long de son récit, **authentique histoire** éclairée d'une infinie tendresse.

En breton le mot "*Ankou*" signifie "oubli" et il symbolise aussi la mort. Et c'est précisément contre cet oubli là que *Simone* s'est acharnée à lutter tout au long de sa production picturale qu'on peut qualifier de "gigantesque" au regard de la quantité d'œuvres produites. Dans la biographie que sa fille, (ma sœur) *Anne Vinesse*, lui a consacrée, le titre choisi pour publier son livre est en parfaite harmonie avec cette démarche de *Simone*: "*Peindre et revivre*" !

Avec ce court récit illustré nous sommes vraiment à la source de l'inspiration picturale de *Simone* : **son enfance**. Cette histoire pourra parfaitement convenir à une lecture d'enfant. En plus des nombreuses illustrations, reproductions de tableaux et dessins, il y sera beaucoup question d'animaux de la ferme et surtout de chevaux qu'elle affectionnait tout particulièrement. Et si, vous aussi, vous avez su conserver une âme d'enfant, alors vous pouvez prendre place dans sa charrette, non pas celle de *l'Ankou*, mais celle de *l'enfance éternelle*: nous allons, à son bord, remonter dans le temps et

*voyager dans le p a s s é ! . . .* *Simon*

Voyage

dans

le passé

se passe,

aujourd'hui

et demain



***"Ma c'halon a seu da dridal  
Pa zonjan em amzer gwechall  
Buhe eürus deveziou kaer  
Tec'het oc'h dirak an amzer."***

***Filomena CADORET ("Koulmig Arvor")***

***"Mon cœur que tu as tant d'émois  
Quand je pense au temps d'autrefois  
Vie heureuse belles journées  
Fuyant le temps vous êtes passées."***

***Philomène CADORET-("Petite Colombe d'Arvor")***





Je m'appelle *Simone Le Moigne*.

Je suis née au village de **Magoar**, Trégornan en GLOMEL, département des Côtes-du-Nord (22).

Mon Père et ma Mère étaient fermiers dans ce village de Magoar qui était d'une superficie de cinquante hectares de terre. Je vis le jour le 3 juin 1911. Je ne fus pas une enfant gâtée, car dix sept mois après naissaient des jumelles **Antoinette** et **Anna**. Ma soeur aînée **Jeanne** avait deux ans et trois mois de plus que moi.





**Mon père, Jean-Louis Le Moigne**, était né dans cette ferme, par conséquent mon grand-père avait été aussi à la tête de cette ferme de Magoar. Il s'appelait Louis Le Moigne. **Ma grand-mère paternelle** s'appelait **Marie-Julienne Urvoy**. Je n'ai pas connu mes grands-pères. Le grand-père Louis Le Moigne est mort à soixante dix neuf ans. Ses deux enfants, mon père et sa soeur Marguerite étaient déjà mariés.

**Ma mère, Jeanne-Louise Berthou**, était née au Kreisker en Glomel, où sa mère et son père tenaient une petite ferme. Mon grand-père maternel s'appelait **François-Marie Berthou**, et ma grand-mère maternelle **Marie-Louise Nicolas**. Quand ma mère eut trois ans, ses parents quittèrent le Kreisker pour aller tenir une plus grande ferme à Campostal, canton de Rostrenen. Cela parce qu'ils étaient plusieurs enfants. Tante **Anna** était l'aînée des enfants Berthou. Avec ma mère elles étaient les seules filles. Elles avaient en tout quatre frères: **François-Louis, Yann, Loïs et Joseph**.



*Mes parents étaient un ménage très uni et très catholique. Ils avaient tous les deux été à l'école et parlaient bien le français. Mais leur langue préférée*

*était le breton. Jean-Louis Le Moigne, mon père, était un peu plus instruit que ma mère, il avait son certificat d'études primaires et avait même été un an à l'école après. Il y avait, à cette époque, peu aussi instruit que lui dans la commune, aussi pour les élections on avait toujours recours à lui, lorsqu'il était jeune homme, pour le calcul des voix électorales à GLOMEL.*





# La famille de Campostal



*Avant de vous raconter mon enfance et ma jeunesse je tiens beaucoup à vous dire ce dernier passage de ma mère chez ses parents à **Campostal** en compagnie de ses frères et de sa soeur.*

*Ma mère s'est mariée vers la trentaine, tante Anna est restée jeune fille. Ils s'arrangeaient tous si bien avec leur vieille mère. Ils faisaient en hiver comme partout, de bonnes veillées autour de leur grande cheminée où brûlait toujours une interminable souche d'arbre.*

*Grand-mère était entourée de toute sa famille, du vieux domestique et de sa femme ainsi que de quelques bons voisins et voisines qui aimaient venir filer*

*leurs quenouilles. Cela était comme un concours, car ma mère étant jeune fille ne se couchait jamais sans avoir rempli sa quenouille, soit de laine ou de chanvre.*



**Tonton Loïs (tonton Louis)** était mort très jeune après le service militaire, l'année suivante. A l'époque on faisait encore les vingt huit jours. C'est presque aussitôt après qu'il a quitté ce monde, à la suite d'un effort brusque en sautant sur un cheval. D'après ma mère c'était le plus beau et le plus sportif de ses frères. C'est à PAU qu'il avait fait son service militaire et ses vingt huit jours, il était ordonnance. Je me souviens très bien d'avoir entendu ma mère raconter sa fin tragique, en larmes. Il restait donc François-Louis, Tonton Yann, et Tonton Joseph qui était mon parrain.

**Tonton François-Louis** vécut jusqu'à quatre vingt cinq ans, même avec une jambe en bois. Un accident lui était arrivé. Il était tombé sur la lame de la faucheuse de blé, les chevaux s'étaient emballés. La lame lui avait scié la jambe plus haut que la cheville, il dût rentrer à la maison la jambe bandée avec de l'écorce de genêt qu'il avait commandée à son domestique de faire vite. Après il est rentré chez lui à cheval. Le docteur avait été appelé, mais il a fallu lui couper la jambe par deux fois. Le hasard fait de drôles de choses car lui, n'étant pas à la guerre de 1914-1918, parce qu'il avait une famille nombreuse et était à la tête d'une grande ferme, il a quand même eu une jambe en moins durant cette période de guerre.





***Tonton Yann** avait aussi dépassé les quatre vingt sept ans. C'est lui qui à Campostal avait gardé le dernier le transport en char à bancs. Il s'était marié tard.*



**Tonton Joseph**, mon parrain, a quitté ce monde à soixante dix sept ans, mais la guerre l'avait beaucoup fatigué et il s'était montré très généreux avec ses compagnons. Il en a reçu des décorations ! Même la Croix de Guerre ! Etant le plus jeune, il était resté à l'école plus longtemps que ses frères, et il a fini par travailler à la pharmacie Chauvel à ROSTRENEN, après le ralentissement des transports en chars à bancs, car les automobiles avaient fait leur apparition.



Cérémonie du souvenir 11 Novembre 1945, sous la présidence de Joseph Berthou.



**Tante Anna** vécut jusqu'à l'âge de quatre vingt quatorze ans. Elle était à ce moment, la doyenne du canton de ROSTRENEN. C'est moi qui lui ai donné ses derniers soins chez nous, car mes parents ne pouvaient plus la soigner, eux aussi étant âgés. Les dernières semaines j'ai dû la porter dans les bras pour ses soins. Elle était très courageuse. Elle ne se plaignait jamais. Je l'ai gardée quatre ou cinq mois chez nous au bourg de Trégornan où nous avons, mon mari et moi fait construire une maison, aussitôt mariés. Tante Anna était patiente et gaie. Je la voyais avec peine aller vers la fin. Un jour le docteur me dit :

- Il faut demander le prêtre.

Je l'ai faite extrémiser deux jours avant sa mort. Elle n'avait nullement peur de mourir. Quand la religieuse est venue une dernière fois lui faire une piqûre, celle-ci lui demanda :

- Anna, avez-vous peur de la mort ?

- Ah ! Non, non, non ! - répondit-elle -

Pourquoi ? Puisque nous partirons tous !

*Deux jours après elle s'éteignit tout doucement après avoir parlé tout un après-midi à toutes ses cousines qui étaient venues lui rendre une dernière visite. Elle parlait si bien qu'on aurait dit qu'elle se revoyait de nouveau revivre sa vie tout entière. Sans doute, voyant la fin venir, avait-elle peur d'avoir oublié quelque chose de précis à nous communiquer avant ce grand départ.*

*Ma fille était en pension, mon fils Simon avait sept ans et demi. En rentrant de l'école il me dit dans mon oreille :*

*- Tu sais maman je vais lire la prière des mourants à tante Anna.*

*Après avoir embrassé sa vieille tante il se mit donc à lire fort cette lecture, notre tante le regardait, très touchée de voir ce petit lui lire ces prières avec tant de dévotion.*

*Le lendemain, le docteur l'a trouvée très affaiblie, elle ne pouvait plus supporter ses piqûres, et tout doucement elle s'est éteinte vers cinq heures du soir, sa main dans la mienne, promettant de prier pour moi et moi pour elle, d'un signe de tête me disant oui en souriant. Ce n'est que lorsque son coeur s'est arrêté de battre que j'ai pu dégager ma main de la sienne. Pour ma part, j'ai trouvé cela une belle mort. Pour moi, ce n'est qu'un au revoir, je trouve qu'ainsi elle est plus facile à supporter la mort.*

*Vous m'excuserez si au milieu de tout je vous ai parlé de la mort, mais je trouve que la mort de tante Anna n'était pas comme les autres. Elle était toujours gaie jusqu'à presque la fin, aussi cela a causé un vide chez nous. Toujours elle regrettait de n'être pas venue plus tôt.*

*En parlant de grand-mère de Campostal, l'histoire serait longue si je l'avais toute dans ma mémoire, celle-là je ne l'ai pas vécue comme à Magoar. Mais ce dont je me souviens c'est qu'elle habitait donc à Campostal dans une ferme qui appartenait au **Comte d'Orfeuil**. Au coin du feu le soir, si ce n'était grand-mère, la mère de mon père, qui racontait des histoires, c'était ma mère qui nous racontait sa vie à Campostal chez ses parents.*

*La maison de mes grands-parents existe toujours, c'était un genre de grand manoir. L'écurie attachée à leur maison était large et grande. Le propriétaire, le Comte d'Orfeuil l'a faite aménager pour lui-même pour finir ses jours. La grandeur de la cheminée m'avait beaucoup frappée, la largeur et la longueur de la maison aussi, ainsi que la netteté de la lignée de meubles bretons. Entre chaque meuble on avait glissé de la mousse bien verte et pourtant sèche qui se reflétait dans les armoires bien cirées à la cire d'abeilles, venant de leurs ruches. Tellement brillantes qu'on s'y voyait comme dans une glace. Chez nous à Magoar aussi d'ailleurs, car tous les samedi soir, c'était la corvée de cire et c'était à qui avait son armoire la plus brillante. Je crois bien que dans toutes les fermes, ou presque, les armoires, les lits et les bancs, les horloges étaient tous bien conservés et bien entretenus de la sorte.*





*Les Berthou travaillaient une ferme d'une trentaine d'hectares, je crois, et en plus, beaucoup de pâturages dans la colline qui surmontait la ville de Rostrenen et qu'on nommait le Miniou. Leur ferme était assez importante car en plus de chevaux, ils nourrissaient au moins une quinzaine de bêtes à cornes, des cochons et aussi des moutons.*



Mes oncles ne trouvaient pas que la ferme était assez grande pour eux. Ils se sont mis à faire le transport dans la ville de ROSTRENEN. Ils avaient quatre chars à bancs, dont un pour les docteurs et notaires, genre calèche, un plus grand pour promener les gens aisés et deux autres pour les

marchandises. Il leur arrivait parfois de rouler toute la nuit, ils faisaient parfois quarante kilomètres de trajet. Leur travail avait beaucoup augmenté, il n'y avait pas encore d'automobile ni même de train à ROSTRENEN, et ils avaient dû prendre un domestique pour le soin du bétail et des chevaux.

*Ils avaient presque toujours dix chevaux pour que les mêmes ne soient pas toujours occupés. Il y avait des chevaux de trait et même des chevaux de course et des "demi-course". Je me souviens que ma mère m'avait raconté qu'ils avaient vendu une pouliche qui avait fait le premier prix aux courses de PARIS ! J'étais fière de l'entendre dire cela, car déjà tout enfant j'aimais beaucoup les chevaux de mon père. Chez lui il y en avait une dizaine.*



*Le vieux domestique était aussi un Berthou, il habitait le village de Bonne-Nouvelle. Cousin de première lignée de mon grand-père, il n'avait qu'un fils. Ils le gardèrent à l'école assez longtemps et il finit par être Capitaine de la douane.*



Il y avait eu aussi **les deux frères Bellec** comme petits pâtres. D'après ma mère qui commençait à être jeune fille, elle nous racontait que **François** était très taquin. C'était un petit gars plein de vie et très intelligent. Cependant, un jour, ma mère dû le passer à la correction. Il y avait toujours un baquet d'eau sous le coin du toit de la maison. Ma mère lassée de ses taquineries, prit François par le fond de sa culotte et lui fit prendre un bain dans ce baquet. Il s'en est toujours rappelé. Plus tard, il devint étudiant en médecine comme son frère **Pierre**, plus jeune. Par la suite, lorsqu'ils venaient chez ma grand-mère pendant leurs vacances, ils le lui rappelaient toujours l'histoire du baquet, même quand ils venaient à la ferme de Magoar alors qu'ils étaient docteur en médecine. Moi et mes soeurs, cela nous amusait beaucoup de l'entendre dire à notre mère : "Ah ! Jeanne, ce n'est plus vous qui me dressez !". C'était notre médecin jusqu'à ce qu'un docteur vienne s'installer à PLOURAY à deux kilomètres de Magoar. **Le docteur Bellec** était à ROSTRENEN à douze kilomètres de chez nous. Ce docteur Bellec, en plus de la médecine était Conseiller Général du canton et Maire. C'était un homme bien bâti, il avait la parole facile et en un mot très capable. A l'heure où j'écris cela il a arrêté toute activité, mais il a continué à soigner des malades bien après ses quatre vingts ans. C'est lui qui a donné les derniers soins à notre mère qui, elle, a vécu jusqu'à l'âge de quatre vingt onze ans. Elle était aussi la doyenne de ROSTRENEN après sa sœur Anna décédée à quatre vingt seize ans.



François Bellec a été mobilisé en tant que médecin pendant la Première Guerre Mondiale. Il reçoit la Croix de Guerre avec citation à l'ordre de la brigade:

*"Pendant les journées du 1er au 4 juillet et du 20 au 25 juillet 1916, a soigné avec un dévouement absolu et un calme remarquable les nombreux blessés du régiment et assuré leur évacuation, malgré un bombardement d'une extrême violence".*

De 1925 à 1931 il devient maire de ROSTRENEN et conseiller général du canton de 1920 à 1945. Il s'est éteint à ROSTRENEN en 1977.



*A cette époque, ce n'était pas rare de voir beaucoup de pauvres gens allant d'une ferme à l'autre, leurs besaces sur l'épaule, quêtant leur nourriture. Ils demandaient à la porte de la maison si on pouvait les loger. Comme je vous ai dit plus haut mes grands-parents étaient d'une bonté extrême. D'après ma mère, grand-mère ne refusait jamais de les héberger. Ils en logeaient souvent dans la grande étable très large et tout de même chaude avec ses larges murs de plus d'un mètre. Souvent notre mère dans les veillées le soir à Magoar, nous racontait des histoires à ce sujet. Ce serait trop long à raconter tout cela ici. Cependant voici un petit abrégé.*

*Une fois, par-dessus tout autre, il y eut un hiver si pénible qu'ils en avaient logé jusqu'à cinquante la même nuit dans la grande étable. Ils étaient la plupart du temps affamés. Mes oncles prenaient leurs grosses tourtes de pain et faisaient la distribution. Dans une grande cruche bien pleine de cidre ils leur donnaient à boire. Les petits avaient droit au cidre doux et au lait. Mon grand-père et ma mère soignaient les blessures des plus malheureux et passaient même aux plus mal habillés des vêtements. Il y avait de tout dans cette petite bande, voire même quelques méchants. Ceux-là n'avaient pas droit au cidre, mais à l'eau de la bonne fontaine, c'est tout.*

*Il arrivait parfois à mes oncles de descendre pour mettre de l'ordre en pleine nuit. Parmi tous ces malheureux il y avait aussi des étrangers, surtout des Espagnols, la France a toujours accueilli beaucoup d'étrangers. Maintenant ceux qui y viennent c'est pour travailler mais à cette époque il n'y avait pas de travail à leur donner. Ils venaient quand même je ne sais pas par quel moyen. La plupart quétaient d'une ferme à l'autre. Dans le temps que j'ai passé chez mes parents à Magoar, il y avait déjà moins de pauvres. On en logeait aussi par moment jusqu'à trois ou quatre en plein hiver. Je me souviens, on allait aider mon père à tirer de la paille après le dîner, pour les mettre au chaud dans l'une des écuries, après leur avoir donné leur dîner, bien sûr. Enfin, ce temps est maintenant loin, mais pourtant il y a beaucoup de mécontents, il y en aura toujours !*

# *Mon village natal: Magoar*

*C'est donc dans ce village de **Magoar** que j'ai grandi paisiblement loin du bruit de la ville.*

*C'est dans cette grande cour que j'ai usé tant de petits sabots de bois, souvent remplis d'eau.*

*Combien de fois grand-mère m'a mis de la paille fraîche dans mes petits sabots en grognant un peu :*

*- Tu ne pouvais donc pas faire attention aux flaques d'eau !*

*Je répondais :*

*- Je ne ferai plus grand-mère !*

*Le tout en breton naturellement.*

*C'était la même chose pour les quatre soeurs à chaque fois que la cour était mouillée. Entre les quatre filles il n'y avait que trois ans et demi, cela en faisait des petits sabots à sécher chaque soir. Quand nous étions bien au chaud dans nos lits clos, grand-mère balayait bien lâtre de façon à ce que parmi la cendre il y ait encore de la braise rouge le lendemain matin, cela économisait aussi les allumettes. Dans nos petits sabots, avant qu'elle se couche, elle avait placé de la cendre chaude. A notre réveil ils étaient encore chauds et bien légers, la cendre vidée et remplis de paille fraîche. Ah ! Qu'elle était bonne notre grand-mère !*





*Nous grandissions et devenions plus indépendantes, les grands étant très occupés cela nous permettait de prendre le large. La prairie qui longeait notre cour avait l'habitude d'être couverte d'eau quand il pleuvait beaucoup et l'envie de nous promener dans ce bel étang nous passait par la tête. Main dans la main nous voilà dans l'eau jusqu'à la ceinture, tout habillées, sabots et chaussettes. Nous étions trempées des pieds à la tête car*

*parfois on tombait. Ce fut notre premier bain de plein air, j'avais alors trois ans, mes soeurs jumelles deux ans à peine et ma soeur aînée cinq ans et trois mois. C'est elle qui avait eu l'esprit de revenir, sans cela on aurait été plus loin. Heureusement car la rivière elle-même nous aurait emportées.*

*Nous sommes rentrées dans cet état. Grand-mère était partie chercher le troupeau de vaches et chevaux, ma mère était au marché de ROSTRENEN à douze kilomètres de chez nous. A la maison il n'y avait que la petite bonne Françoise. Nous l'appelions **Soizik** et nous l'aimions beaucoup. Elle resta*



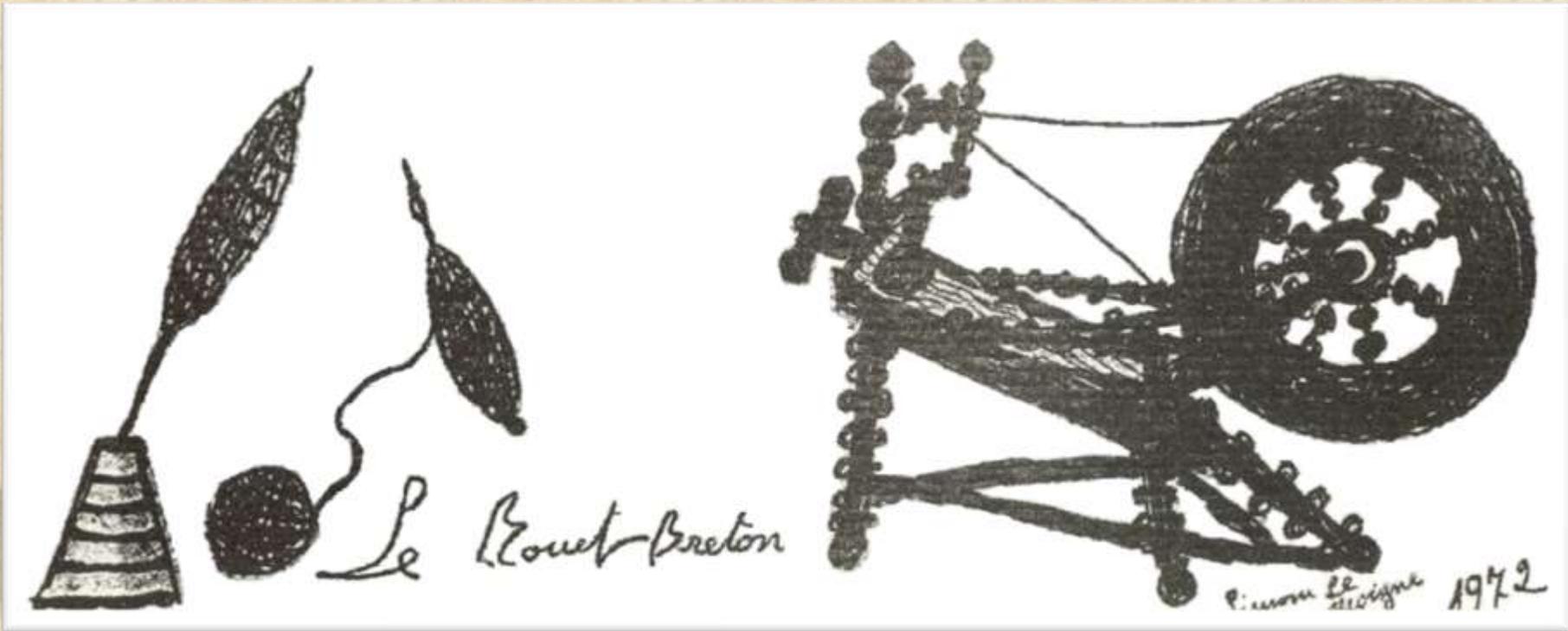
*huit ans chez mes parents Comment vous dire la réception qu'elle nous fit ce jour-là en nous voyant toutes les quatre si trempées ? Nous étions pourtant fières d'avoir été prendre un bain dans la prairie ! Sans attendre elle nous déshabilla bien vite, nous lava dans une grande cuve d'eau tiède, nous sécha et après nous avoir administré une bonne fessée à tour de rôle elle nous coucha dans nos lits clos à cinq heures de l'après-midi. Pour nous c'était une grande punition, car du même coup la veillée du soir nous fut aussi interdite. Or, c'était le meilleur moment de la journée autour de la belle flambée en écoutant les belles histoires de grand-mère. Quand notre mère rentra, ah ! Le sermon qu'on a pu entendre :*

*- Sans compter que désormais quand il pleuvra, - dit-elle à Soizik - vous les mettrez toutes les quatre dans le grenier par-dessus les chevaux. Vous fermerez la porte à clé !*

*Chose fut faite, bien sûr à la prochaine occasion, et comme il n'y avait pas de fenêtre on ne craignait pas grand chose. Par les lucarnes nous avions l'habitude de passer nos têtes en grimpant sur de vieilles chaises pour voir ce qui se passait dans la cour. Dans ce vaste grenier, il y avait un peu de tout dans les coins, dans des caisses, des vieilles robes et camisoles, des coiffes de notre mère et grand-mère. Nous prenions plaisir à nous déguiser, puis c'était **le rouet** qui tournait à toute allure, ainsi que tous les vieux instruments qui servaient dans le temps pour le travail du chanvre et le tissage de la toile. Parmi eux il y en avait un qui faisait énormément de bruit et c'est celui-là que l'on voulait toutes les quatre. Après un tirage de cheveux en règle on se résignait à se le passer à tour de rôle. Mais tout ce bruit n'arrangeait pas les chevaux qui étaient sous ce grenier. Il leur arrivait parfois de casser leur box à coups de ruades, tellement ils étaient effrayés.*

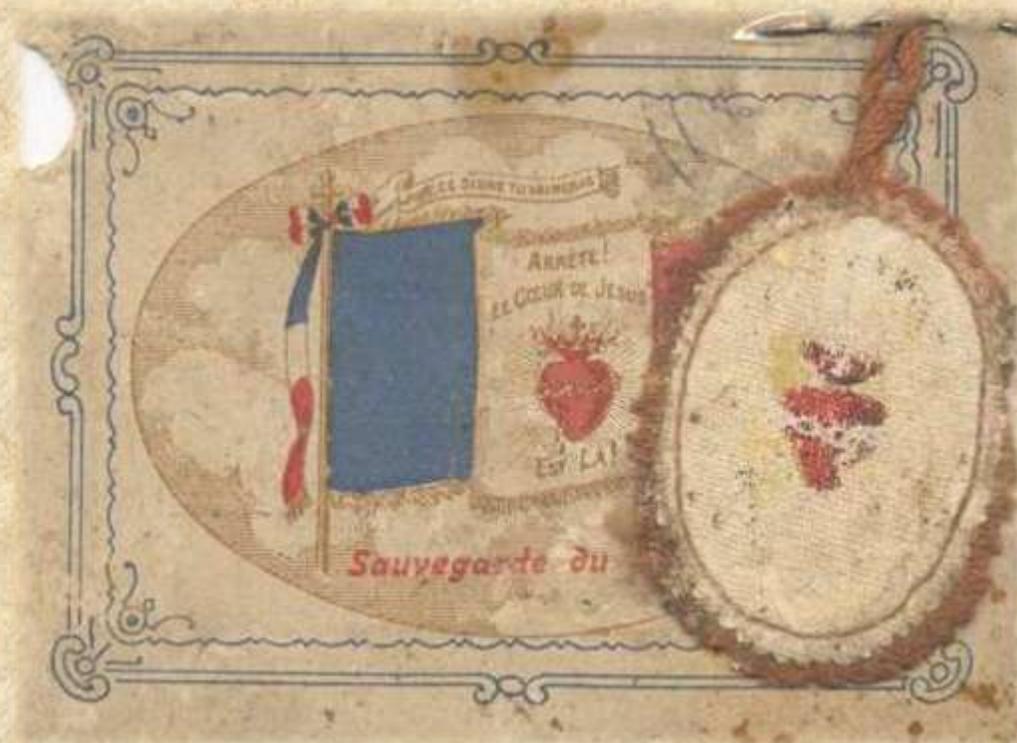
*- Ah ! Vraiment, - disait notre mère - on ne sait plus où les mettre ces filles !*

*Grâce à cela d'ailleurs nous avons réussi à être libres les jours de pluie ! Ah ! Cette joie pour nous de pouvoir encore aller à la découverte de tant de choses dans cette grande cour !*



*Je n'ai pas encore parlé de mon père, car il était à la guerre de "quatorze-dix-huit". C'est pour cela que notre mère, très occupée à diriger les travaux des champs et de la maison, ne pouvait pas être toujours auprès de nous. Grand-mère non plus, car son rôle était de s'occuper du lait et du beurre, de filer la laine, de tricoter, elle surveillait qu'il ne nous manque jamais de chaussettes de rechange. Quant à changer la paille dans nos sabots, c'est qu'on grandissait et on ne nous voyait guère qu'à l'heure des repas et le soir évidemment au rassemblement autour de l'âtre. Soisik, elle, était occupée aux repas, aux soins des petits veaux, de la porcherie et le ménage, partagé entre ma mère et elle.*

Jean-Louis  
Le Moigne  
a porté sur lui cette  
carte pendant toute  
la durée de la  
guerre  
"quatorze-dix-huit".



Le présent Livret, contenant quatre pages, appartient à

Nom de Moigne

Noms: Jean Louis

Naissance: le 24 Septembre 1877

à Glomel

Parents: François

département de Mayenne

résidant à Glomel

canton de Mayenne

département de Mayenne

Profession: Cultivateur

Fils de Jean Louis

et de Marie

habités à Glomel

canton de Mayenne

département de Mayenne

Marié: le

à

avec domicile à

département de

autorisation de

être soldat (1) Appelé de France le 22

classe de 1877 de la subdivision de Mayenne

de tirage dans le canton de Mayenne

Engagé en 1897

département de

inscrit sur la liste de recrutement de la classe de 1877, de la subdivision de Mayenne, n° 1 de tirage dans le canton de Mayenne

Nom du militaire matriculé	Partie de la liste de recrutement cantonal	Numéro de la liste matricule
<u>1883</u>	<u>1</u>	<u>1</u>

Appelé en classe dans les services auxiliaires

Livret individuel d'homme de troupe.

Le Moigne Jean Louis  
 né le 24 Septembre 1877  
 à Glomel (Côté du Nord)  
 Grade Soldat (Passé 1897)  
 N° 111 au R<sup>t</sup> 1786 Recrutement de  
 Cuingy.  
 Adresse actuelle  
 M. Le Moigne Jean Louis Cultivateur  
 au Magouan Tréforman en Glomel  
 (Côté du Nord)  
 Affectations au Cours de la guerre  
 1914 - 1918  
 Rappelé à l'activité le 22 août 1914  
 (Mobilisation générale)  
 au 43<sup>ème</sup> X<sup>te</sup> I<sup>er</sup> le 1<sup>er</sup> Compagnie Versé  
 à la 7<sup>ème</sup> Cie le 22 avril 1915 jusqu'au  
 28/8/1915, passé au 6<sup>ème</sup> Compagnie  
 10/53, Périssoriols jusqu'au

*Il arrivait, à notre grande joie, que notre père ait une courte permission. La première fois que nous le revîmes il avait laissé pousser sa barbe sous le nez et le menton. Cela m'est resté gravé, car mes soeurs jumelles ne le reconnaissaient pas ainsi. Ma mère était toujours habillée en bretonne et portait un large tablier, elles se sont cachées toutes deux sous le tablier de notre mère et, quand mon père*

*s'est approché, elles ont crié de toutes leurs forces si bien qu'il a dû aller se raccourcir la barbe pour avoir la paix. Pour ma part j'avais eu une déception, je le trouvais plus beau avec sa barbe, et pendant que les jumelles se cachaient je pouvais m'asseoir un peu*



*sur ses genoux, autrement c'était un genou pour chacune d'elle. Pendant ce temps je prenais un petit banc, je le plaçais derrière le dossier de sa chaise et je grimpais dessus et avec un peigne je coiffais mon père à ma façon. Comme on devait le fatiguer le pauvre père ! Ma grande soeur Jeanne apprenait déjà à tricoter à côté de grand-mère.*

*Hélas ! Ce temps de permission passait trop vite et nous devions penser à l'au revoir de notre cher père, tous les larmes aux yeux. Un jour, il oublia son casque et comme j'avais peur qu'il soit puni, tous les jours, au moins une fois par jour, je le mettais sur ma tête et je grimpais sur l'escalier de pierres qui se trouvait devant notre maison, puis comme la guerre, à mon point de vue, se trouvait quelque part dans nos campagnes, du haut de cet escalier je criais de toutes mes forces à mon père, lui disant que j'avais trouvé son casque, mais hélas, ce n'était que l'écho qui me répondait. Découragée je dû le cacher dans un coin du grenier me promettant de le lui remettre à sa prochaine venue, ce que je fis d'ailleurs. Il en avait eu un autre et il me laissait celui-là. Ce casque m'a laissé plein de souvenirs. Par la suite je le mettais sur ma tête les jours de pluie, et pour être au complet je trouvais toujours une vieille veste à mon père dans le grenier et même ses sabots que je remplissais de paille à ma façon. Je devais être belle à voir, "houssée ainsi" !! Dans cet équipement, j'allais à l'aide d'une grande perche déboucher le petit pont sous lequel passait l'eau qui s'en allait vers la prairie. Cette eau faisait pousser l'herbe très vite car venant de la cour, elle sortait des étables donc avec de l'engrais naturel. C'est toujours quand il pleuvait à verse que je faisais cette besogne. J'aimais ce genre de petit travail, j'avais tant vu mon père le faire, comme il était à la guerre, je me croyais obligée de le remplacer.*



"... Entre autres j'ai en main un autre bloc de petits tableaux de mon enfance, vous allez dire avec celui-là, il est très marquant, chaque petit tableau en compagnie de Mathelin quand j'avais 3 ans à 5 ans, parfois avec ma mère dans le petit poulailler aidant à l'éclosion des œufs, puis avec grand-mère ramenant le troupeau à l'étable avec arrêt sur le petit pont pour voir s'il n'y a pas un petit frère sur l'eau... Ceux-là seront parfaits pour décorer le livre de ma vie..."

Extrait d'un  
courrier à Anne et  
Claude du 2 Août  
1974





Un jour le moine à l'âge de 3 ans  
la recherche d'un petit frère  
sur la route de son village  
en compagnie de son  
père - Mère  
et d'un animal

**Mathelin** était un petit vieux à la barbe grise, très alerte et très courageux. Il était habillé en morbihannais et portait toujours un vieux chapeau de velours. Les deux rubans de velours qui auraient dû rester en pendant, étaient toujours enroulés autour du fond du chapeau sous lequel il plaçait une

énorme chique. De temps en temps il fumait aussi la pipe, une petite pipe en terre blanche. Pour allumer cette pipe, il avait une pierre à feu (diren en breton). J'aimais beaucoup voir la manoeuvre, car pour l'allumer il "tirait" très fort, ce qui lui faisait faire des gros "pouf... pouf...". On voyait ses joues se gonfler et se creuser, cela le rendait presque méconnaissable. Vraiment c'était pour moi un vrai amusement. Oh ! Je ne riais pas, j'avais peur de le vexer. La pipe le reposait. Il s'asseyait presque toujours à la même place sur un vieux sicot de

bois. De temps en temps il crachait et moi je faisais comme lui, je crachais par terre. Je croyais qu'il fallait tout faire comme lui. J'avais soin de placer mon petit banc à côté de lui, c'était un banc comme ceux qui servait à traire les vaches, ainsi donc de si près je pouvais mieux l'observer.



J'avais alors quatre ans et quelques mois. J'aimais être toujours dans la cour, le plus souvent possible. Vous pensez bien que quatre filles nous étions souvent en querelle, surtout que les deux jumelles étaient toujours du même côté. J'avais donc choisi de leur laisser terrain libre. J'étais plus que la



moitié du temps dans les écuries avec le vieux Mathelin ! Quand il portait la paille je portais la paille, si c'était le foin, je faisais comme lui. Pour le foin je le donnais toujours au même petit veau, le plus près de la porte. Mathelin me disait : - Tu vas le faire éclater !

*Puis venait l'heure de broyer l'ajonc pour les chevaux. Pour cela on se servait d'un vieux petit manège placé sous un chêne qui datait de la révolution. Ce manège, auquel était attelé un cheval, en tournant, faisait marcher un hachoir. C'était ma soeur Jeanne qui faisait marcher le cheval, mais lorsqu'elle fut mise en pension je l'avais remplacée. Là je trouvais que je rendais service à Mathelin. Au*



*milieu du manège était placée une planche carrée sur laquelle j'étais perchée avec, dans mes deux mains, le grand fouet. J'étais très fière de tenir ce grand fouet. Oh ! Je ne frappais jamais le cheval, mais rien que de bouger un peu le fouet, le cheval savait qu'il ne devait pas s'arrêter.*

*Et c'était l'heure de la distribution de cet ajonc. J'essayais de remplir quelques paniers, et je serrais l'ajonc en dansant sur le panier plein. J'avais souvent des piquants dans les pieds et les mains. Pendant ce temps, Mathelin portait trois ou quatre paniers pleins, ensemble dans une même brouettée, pour le dîner des chevaux. A côté il mettait quelques betteraves à chacun et il plaçait, en haut dans les râteliers, le foin ou la paille d'avoine.*





Les betteraves et les rutabagas étaient passés dans une machine, tournée à la main. J'approchais les rutabagas de la machine, pas question de les mettre dans le hachoir, c'était encore trop haut pour mon âge.

Lorsque les soins de toutes les étables étaient terminés on rentrait dîner, contents de notre besogne. J'attendais que tout le monde soit placé à table pour me glisser dessous et atteindre la place à côté de Mathelin.



*Dans notre village, nous avons un grand four ancien, fait intérieurement de pierres de taille et dont la voûte était recouverte de terre puis de mottes de gazon bien ajustées les unes à côté des autres. De loin cela donnait l'aspect d'une belle boule verte posée sur un socle rond de maçonnerie.*

*La veille du jour de la cuisson du pain, ma mère me disait de venir, accompagnée de ma soeur aînée, Jeanne. On nous passait à toutes deux une blouse propre, nos cheveux nattés sur le coin du front, surmontés d'un petit ruban bleu. Ayant chaussé nos petits sabots du dimanche, nous partions toutes deux prévenir les fermiers de notre entourage qu'il y aurait une fournée chez nous le lendemain.*

*Ce n'était pas toujours facile ces sentiers. Nous les avons déjà souvent parcourus avec grand-mère, mais elle prenait de l'âge, nous devions le faire toutes les deux Jeanne et moi. Ces sentiers suivaient le bord des champs ou des prairies. Nous avions parfois peur des chevaux dans les pâturages, ce n'était pas les nôtres. Par endroit, les sentiers étaient au milieu d'un large talus bordé de chênes de chaque côté. Là nous nous trouvions plus rassurées, malgré notre peur des couleuvres et des vipères.*

*Mais j'oubliais de vous dire que toutes deux nous étions armées d'un petit bâton que nous prenions pour ce genre d'occasion. Nous avons pelé l'écorce par endroit, il était beau et semblait monté d'anneaux de haut en bas, couleur bois blanc et couleur écorce. C'était à qui décorait le mieux son bâton. En général, cela se faisait au coin du feu dans les veillées sous les conseils de notre mère et de notre grand-mère, à l'aide d'un tout petit couteau de poche qu'on nous prêtait alors, car il fallait bien savoir s'en servir un jour. Il est inutile de vous dire qu'on se glissait parfois la lame sur nos doigts. Ma mère nous mettait vite de l'eau de vie de cidre sur la blessure et entourait les doigts en question d'un vieux morceau de toile bien propre, puis on n'en parlait plus. Les jours suivants l'air et le soleil faisaient le reste.*

*En parlant toujours du fameux four, le jour de la fournée était jour de fête pour Mathelin car cette journée là ma mère le faisait remplacer par un jeune domestique pour le soin des animaux. Il devait avoir dix sept ou dix huit ans. Pendant la guerre il n'y avait dans les fermes que des gars ou très jeunes ou très vieux, ou parfois des infirmes qui n'étaient pas aidés à cette époque. Chacun aidait les siens. Mathelin chauffait donc dès le matin le grand four à l'aide d'une grande charretée de litière sèche, mélangée de petit bois. Le four devait rester ainsi quelques minutes afin que la chaleur s'égalise de tous côtés. L'entrée du four donnait comme sur un foyer à un mètre du sol. Ce foyer était une énorme pierre de taille. La fermeture était aussi une pierre de la forme de l'entrée du four, la plaque de tôle était plaquée par-dessus, ce qui faisait double fermeture. Le four était bien chauffé à blanc. Ensuite avec un râteau très large il vidait la braise et la cendre, puis il balayait, et passait, à l'aide d'une longue perche, une grande vieille loque de toile qu'il avait eu soin d'humecter, ce qui rendait le balayage plus net. Et il fermait le four. Pour nous aussi c'était jour de fête, nous portions du cidre à Mathelin car cette chaleur lui donnait soif. Puis toutes les quatre nous arrivions sans tarder, assises sur le talus face au four, mais de façon à ne pas être dans ses pieds comme il disait si bien. Il fallait le voir comme il en mettait un coup! Pour cette circonstance, il se mettait en pantalon et une chemise de toile légère, le tout filé à la main, les manches de sa chemise relevées, le col déboutonné laissait apercevoir la tignasse veloutée qu'il avait sur sa poitrine. Comme beaucoup de vieux paysans de cette époque, ayant l'habitude d'avoir la poitrine découverte, elle était bien plus velue que les autres.*





*Pendant ce temps et à l'heure précise on voyait venir de tous côtés les paysannes des fermes voisines. Elles apportaient, tantôt sous le bras, tantôt sur leur tête ou sur le dos d'un cheval, leurs tourtes de pâtes à cuire. Mathelin les faisait attendre jusqu'à ce que la dernière soit arrivée, car il ne fallait pas ouvrir deux fois le four. Moi je me précipitais avec ma soeur Jeanne, quand elle était là, car à six ans elle était déjà en pension. On allait dans la petite chambre à crêpes et à pains pour voir s'il ne restait pas un petit morceau de pâte, juste de quoi faire deux petites tourtes pour nous deux. On grattait le banc à pâte à toute vitesse (le banc à pâte était un gros arbre creux à côté découvert coupé en longueur, ce côté servait de couvercle quand la pâte était terminée) on faisait une petite boule de pâte et on allait supplier Mathelin de mettre nos petites tourtes à cuire aussi, juste à l'entrée du four. Nous avions une petite chance d'être acceptées quand grand-mère arrivait au dernier moment comme nous avec son grand plateau de pommes, juste avant la fermeture complète. Et le tout cuisait tranquillement, il fallait un bon moment car leurs tourtes de pains étaient très grandes.*

*Les autres cultivateurs avaient aussi des fours, mais je crois bien que c'était chez nous qu'on cuisait le plus souvent car il était bien rare de trouver un Mathelin comme le nôtre pour s'occuper à chauffer le four aussi égal. Il est resté chez nous peut-être une dizaine d'années, je ne me souviens plus exactement. Il habitait le bourg de PLOURAY avec sa petite famille. Je crois qu'il avait quatre enfants, souvent on les invitait le dimanche à venir pour le repas de midi chez nous. Ils étaient habillés tous les deux en morbihannais dans leur tenue de dimanche. Je les trouvais très beaux avec pleins de boutons, lui sur le devant de sa veste et la dame sur son corsage. Quand Mathelin avait arrêté de travailler nous étions quand même restés amis avec sa femme et lui. Quand ils ne pouvaient plus nous rendre visite, ma mère en allant aux offices à PLOURAY avait soin de préparer une petite motte de beurre pour eux ainsi que du lait et des pommes de terre. On leur donnait également du bois de chauffage. Nous leur étions très reconnaissants car mes parents n'avaient pas oublié le service que Mathelin nous avait rendu pendant la guerre de "Quatorze - Dix huit".*

# Mon école de Trégornan

*Lorsque cette période, qui m'est restée gravée dans la mémoire, fût passée, j'entrai en pension, car à six ans on devenait pensionnaire. Les jumelles eurent le droit de rester jusqu'à sept ans à la maison. Elles avaient grandi un peu plus lentement que Jeanne et moi. Heureusement notre école de pension ne se trouvait qu'à deux kilomètres de notre ferme dans le bourg de **Trégornan**. Grand-père et grand-mère avait aidé à construire cette école. C'était une grande maison de deux étages. Le deuxième étage était notre dortoir, une grande pièce unique. Le petit coin où dormait la soeur surveillante était entouré d'un rideau.*

*On était en tout vingt-cinq pensionnaires parfois trente. Des externes il y en avait bien plus car tous ne pouvaient pas payer la pension. Nous étions assez bien nourries car nos parents étaient tous des fermiers et fournissaient des légumes, le beurre, le lard, le pain et des crêpes. Les fermières donnaient aussi de grands pots de lait. Je me rappelle chez mes parents ils étaient très "donnants" pour le laitage, en plus notre village était par chance au bord de la route. Les promenades étaient souvent vers chez nos parents, une bonne occasion pour avoir une provision de lait. Le bois de chauffage était aussi fourni par les fermiers.*



*C'est dans cette pension que nous avons reçu le peu d'instruction que nous avons. J'ai eu seulement mon Certificat d'Études Primaires. Un an après j'étais toujours pensionnaire, la soeur me donnait des cours à part car on n'enseignait dans cette école que jusqu'au certificat. En plus, pendant les récréations elle avait commencé à m'apprendre le solfège, ce qui me plaisait beaucoup. D'ailleurs, je jouais déjà des petits airs de cantiques bretons sur un petit harmonium qui était dans le parloir. Les religieuses prenaient plaisir à nous faire chanter seules dans l'église le dimanche à la grand-messe et tout le chœur chantait le refrain. Je me rappelais la première fois j'avais pleuré, je ne voulais pas chanter seule dans une église, puis après ça allait pas mal. Plus tard, quelqu'un avait fait don d'un vieil harmonium à l'église, ainsi accompagnées de musique on était plus rassurées.*



180 f. 2/3  
6 f.  
8 f. 3/4  
6 f.

Simone Le Moigne

Vilâ a cœur qui a tant aimé le honneur

Mardi 17 juin 1924

Arithmétique

Une personne a placé les 3/4 de son capital à 4% et le reste à 5%. Le premier placement lui rapporte 5050 f. par an. Quel est son <sup>total</sup> revenu annuel?

J. C.

Capital du 1<sup>er</sup> placement

$$5050 \times 100 = 8376 \text{ f. } 66$$

Capital de la 2<sup>e</sup> totale

$$8376,66 \times 5 = 41883,30$$

Capital du 2<sup>ème</sup> placement

$$41883,30 - 8376,66 = 33506,64$$

Le 2<sup>e</sup> placement rapporte par an

$$33506,64 \times 5 = 16753,32$$

Revenu total

$$5050 \text{ f.} + 16753,32 = 21803,32$$

Une ménagère emploie 15 m de étoffe pour en-

fermer trois paires de rideaux d'égalé longueur. La longueur de l'étoffe est de 3 m. Cette ménagère borde ces rideaux avec du galon qui coûte 2 f. le mètre. Quel est le prix de galon employé?

La longueur de un galon rideau

$$15 \text{ m} \div 2 = 7,5 \text{ m}$$

Il lui faut une longueur de galon

égale à

$$2 \text{ m } 50 + 0,10 \times 2 \times 6 = 3,7 \text{ m } 00$$

10

Prix du galon

10

$$2 \text{ f. } 25 \times 3,7 \text{ m } 00 = 8,425 \text{ f. } 90$$

Orthographe

Mironche et Patand

Mironche est là, bien assise, sur son derrière, le museau tourné vers la flamme aimée, les yeux mi-clos, heureuse de se sentir au chaud, de ne rien faire et de se voir. Tout à coup, elle se dresse d'un bond la queue hérissée, la moustache en bataille, croquis croquis griffes en avant. C'est le 7<sup>e</sup> Patand qui vient de apparaître.

*Déjà dans nos veillées on aimait chanter depuis l'âge de cinq ans. Notre mère nous avait appris des petites chansonnettes et par-dessus tout la Passion en breton. Ah ! Encore une petite histoire à ce sujet. La première semaine de mon arrivée en pension on avait eu la visite du Recteur de la Trinité qui disait la messe souvenir à Trégornan le dimanche. Notre Recteur, l'Abbé Le Cam, était aussi parti à la guerre. Le Recteur du bourg de la TRINITE connaissait mes parents. Il m'aperçut à table dans le réfectoire car il était venu bavarder avec nous tous.*

*- Tiens, - dit-il - vous avez une nouvelle pensionnaire ?*

*- Mais oui, - dit la sœur, (probablement c'était le temps de la Passion) - et cette petite qui n'a que six ans, chante déjà la Passion en breton.*

*- Ah ! Oui, - dit Monsieur le Recteur - comme je voudrais bien entendre sa voix.*

*J'avais plutôt envie de pleurer que de chanter. Et la sœur dit :*

*- Simone vous aurez la croix accrochée à un ruban bleu si vous la chantez !*

*Me voilà donc debout, je chante la Passion, tout du long ma foi, la "petite Passion" car l'autre était beaucoup trop longue. Vous pensez bien qu'avoir la croix à l'école c'était un honneur. Déjà, ma sœur Jeanne qui était en pension deux ans avant moi, combien je l'admirais quand elle la portait. Ma sœur Jeanne apprenait plus facilement que moi, elle avait eu son Certificat d'Études Primaires, à douze ans, et moi à treize ans, mais j'avais perdu une année de classe vers sept ans et demi, j'avais été bien malade.*

# AN DURZUNELL

## LA TOURTERELLE

(sur un air de cantique)

Gracieux  
No 4  $\text{♩} = 56 \text{ à } 60$   $\frac{3}{8}$  2

I. Kelz am.zer am eus kollet  
I. Je perds un temps pré - ci.eux,

O furchal ar c'hoas - jou — 'vit soupren an dur - zunell  
fouillant le bois jo - li, — Pour surprendre la tourte.rel - le,

Kousket war ar bran - kou — Skoazietam eus va fuzul  
sur la branche en dor - mie; — En é.pouant mon fusil,

Met ten.net em eus fall, — Te . c'het eo an  
j'ai dû trembler d'é - moi, — Car l'oi.seau à

dur - zunell, Ha ni . jet er c'hoas all.  
ti - re d'ai - le, s'enfuit dans l'au . tre bois.

II

Diouz an noz ha d'ar mintin  
'klevan al laboused  
O kana, o fredoni,  
Da veg ar gwez pignet  
Ha n'eus nikun anezo  
A bikfe va c'halon  
Evel mouez an durzunell  
O ouela d'he mignon.

III

Hirvoudi ra noz ha dez  
Gant ar boan, an anken,  
'vel eur paour kaez intanvez  
Kollet ganti he den.  
Hekleo he mouez klemmus  
A red dre ar c'hoajou,  
A zo meurbet poanius  
D'an holl labousedou.

IV

— “ Petra, turzunel yaouank  
A dourmant da galon ?  
— Kollet em eus, emezi,  
Va fidela mignon.  
Ma na deu ar chaseour  
D'ober d'in-me mervel  
Me varvo gant ar glac'har  
D'am mignon koant fidel.

V

N'eus na louzou, na souten,  
Na frealzidigez  
Gouest da barea souden  
Gouli va c'harantez.  
Trec'het oun gant ar glac'har;  
Mont a ran da vervel,  
Met ne varvin ket kountant  
Ma ne varvan fidel.”

VI

Gwelet em eus o vervel  
An durzunell yaouank  
Disec'het piz he c'halon  
Gant ar boan, an tourmant  
'n he huanad diweza  
He deus c'hoaz lavaret :  
“ Kenavo, mignon fidel.”  
Raktal eo tremenet.

VII

Melezour sklaer ha gwirion  
Eus ar wir garantez,  
Ha ne gaver e kalon  
Ar yaouankiz direiz.  
— Nann, nann; ne varvin laouen  
Ma ne varvan fidel.  
Ha biken ne zizonjin  
Maro an durzunell.

II

Le matin comme le soir, j'écoute les oiseaux  
Faire vibrer la forêt de leurs chants les plus beaux  
Mais de tous ceux que j'entends est le plus émouvant  
Celui de la tourterelle pleurant son cher absent.

**KOUSK BREIZ IZEL**  
DORS MA BRETAGNE

abbé MARÉCHAL

N° 19 *Assez lent*  $\text{♩} = 56$

1. An heol a zo ku -  
1. Le so - leil s'est cou -

- zet Se - tu e - chu an de  
- ché En - core un jour de plus,

Me glev ar c'hloc'h o tin - tal an "A - - ve"  
J'entends la clo - che son - ner l'An - ge - lus;

**DISKAN**  
**REFRAIN**

Kousk, kousk Breiz I - zel, bro dis -  
Dors, dors o douce et bella Ar -

ret. un peu,  
- par Se - tu an noz o tont war an dou - ar -  
- vor Car c'est la nuit di - vi - ne qui re - vient -

au Mout  
Kousk, Breiz - I - zel bro ker mat Trouz  
dors... Le flot de l'O - cé - an De

ar mor bras a zav d'az lus - kel - lat.  
son ryth.me lent ber - ce - ts en - fants.

avec la gracieuse autorisation de M<sup>r</sup> l'abbé Maréchal.

II

Ar vesañrien a gan  
O tastumm o loened  
Gwerziou Breiz-Izel n'int ket c'hoaz kollet.

III

Arvor, o douar sakr  
A greiz kalon m'ho kar  
Bro all ker kaer n'eus ket war an douar.

II

Les senteurs du blé vert  
Et du genêt fleuri  
Embaument nos champs à travers la nuit,

III

O sainte et douce Arvor  
Toujours je veux t'aimer,  
O le plus beau pays du monde entier.

Pour l'instant nous n'avons pas retrouvé de trace écrite, dans le manuscrit de Simone, de l'anecdote du "sabot". Mais comme, paraît-il: "le dessin est le commencement de l'écriture..." Eh bien, il nous reste au moins le dessin...!

Il est de notoriété publique que dans les écoles de Bretagne à cette époque, pour la partie bretonnante en tous cas, on pratiquait la "punition du sabot". Cela aurait été une erreur historique de ne pas la mentionner ici. La pratique orale de la langue bretonne était interdite pour les élèves non seulement dans les salles de classe mais aussi dans les cours de récréation. Le contrevenant se voyait contraint de s'exposer à porter, attaché autour du cou par une cordelette ou une ficelle, un **sabot de bois**. L'écolier ou l'écolière ainsi puni(e) devenait la risée de ses camarades. Cette brimade avait pour unique but de les dissuader de parler breton. Si certains le portaient avec résignation, pour d'autres cela devenait un jeu et pour quelques réfractaires un symbole de fierté. La finalité de cette pratique étant, bien sûr, de faire progressivement passer l'usage de langue bretonne dans l'oubli (encore l'ankou...)



*Nous avons passé ensemble pas mal de temps dans ce pensionnat, même en compagnie des jumelles. Elles apprenaient moyennement toutes les deux. Ainsi donc, pendant un bon moment on était toutes les quatre en pension. Grand-mère devait s'ennuyer sans nous, sans doute, car sur la semaine elle venait nous apporter des pommes, des noisettes, quand c'était la saison. On l'aimait beaucoup, aussi étions nous toutes heureuses quand la sœur nous appelait :*

*- Les Moigne ! Votre grand-mère est là !*

*Le dimanche venaient les autres provisions dans le char à banc et par la même occasion ma mère assistait à la grand-messe, même les jeunes domestiques, tous en chœur. Enfin toute la famille était là. A la sortie on embrassait nos parents, notre mère avait souvent les larmes aux yeux, car elle pensait comme nous à notre père qui était à la guerre. Cependant, au cours de mes dernières années de pension la paix a été signée, à notre grande joie car notre temps de vacances était ainsi plus gai pour tous avec le retour de notre père.*

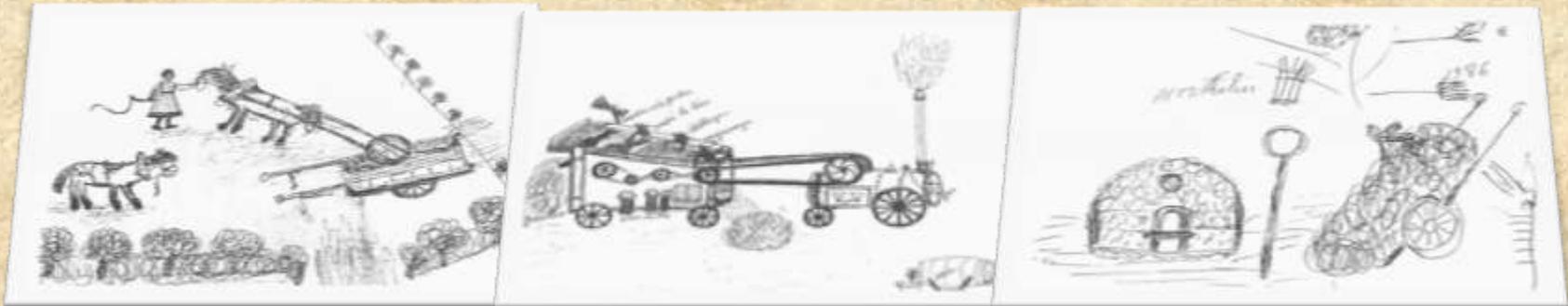


*Je me rappelle de ce jour de l'armistice. La sœur avait arrêté le cours quand la nouvelle a été sûre. Puis, après avoir dit aux petites filles qui avaient eu le malheur d'avoir perdu leur papa à la guerre d'aller rejoindre leur maman et de les consoler, nous avons d'abord prié pour les martyrs. Ensuite, nous avons chanté tous en chœur notre joie et celle des nôtres. Les plus grandes avaient aidé le vieux sacristain à sonner les cloches de l'église car celles de notre école avaient tellement été secouées qu'elles étaient toutes démolies. Celle du clocher était fêlée aussi. Je me rappelle celle du dessus de la porte d'entrée de l'école, la chaînette était d'abord cassée, mais nous avons trouvé dans le jardin une échelle, nous l'avions donc raccrochée, puis c'était la cloche elle-même qui dégringolait sur le perron. Après cela la sœur nous avait rentrées dans la classe et le restant de la journée nous avons chanté des cantiques et des chants enfantins gais. Cependant, par moment on pensait aussi à la peine de celles qui étaient en deuil et avons dû réciter ensemble le De Profundis pour ces pauvres martyrs.*

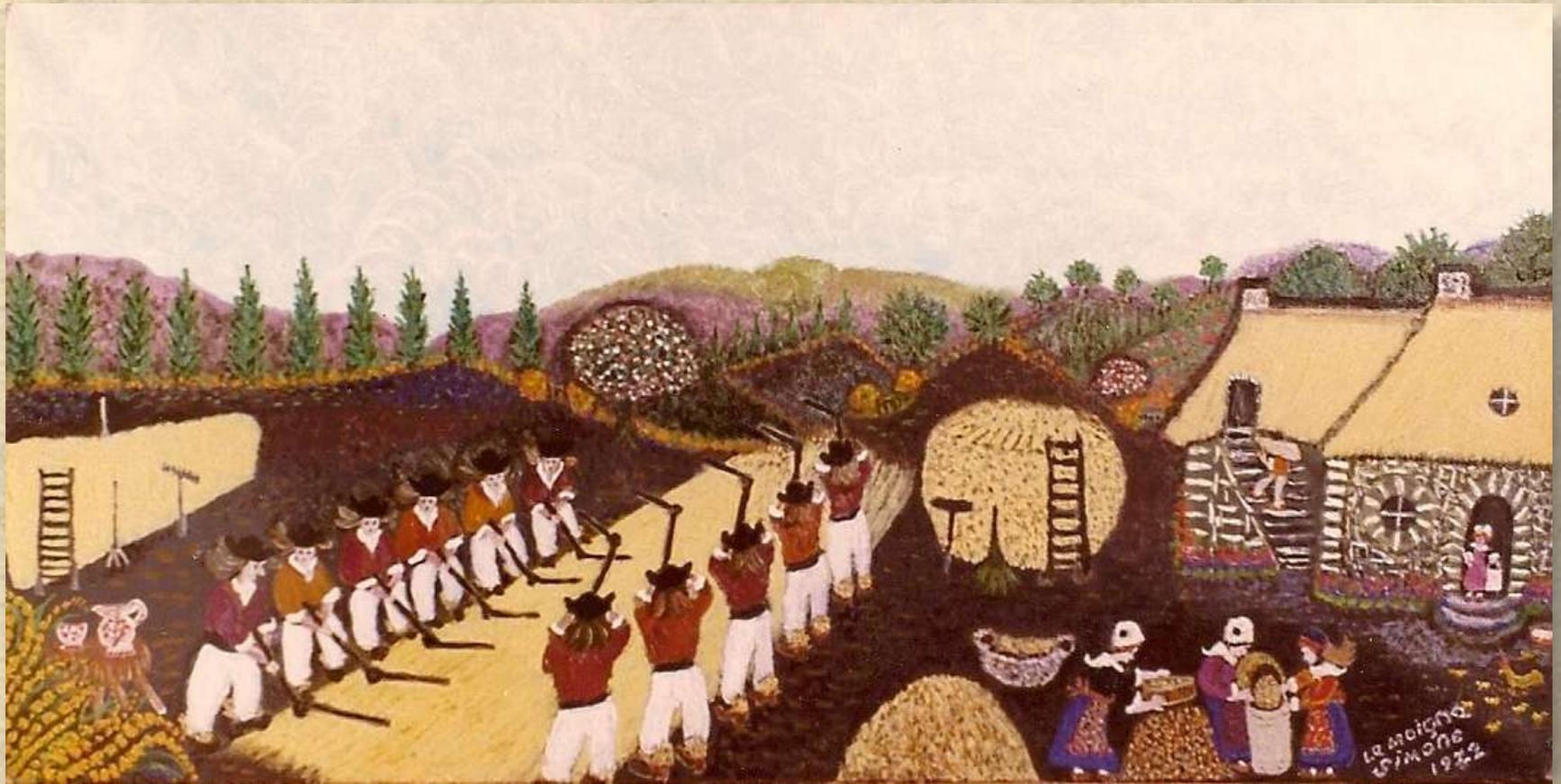
*Il ne faut pas que j'oublie de vous dire que, toute petite, j'aimais beaucoup faire du dessin, de la broderie, du crochet. J'aimais moins les aiguilles, mais par-dessus tout le dessin. Nous avions, comme toute écolière, notre cahier de dessin, mais moi, si j'avais pu dessiner toute la journée j'aurais été comblée. Aussi le jour de la rédaction, ah !...Elle était vite terminée cette rédaction pour prendre en main mon cahier de dessins !!. Mais la sœur voyait clair car elle s'était aperçue que mes rédactions devenaient très courtes, bien, mais juste quelques lignes. Et voilà mon cahier de dessin confisqué pour un mois. Aussitôt mes rédactions étaient devenues très longues. Je ne devrais peut-être pas me vanter ainsi, mais il est arrivé que, parfois, la sœur lise ma rédaction à toutes les autres, de son bureau perché très haut, pour mieux nous voir sans doute. Je n'aimais pas beaucoup cela pourtant car durant la lecture j'avais ma figure cachée dans mes deux mains. Je croyais que c'était pour se moquer de moi, mais non. Cela rendait quelques-unes jalouses, c'était ensuite gênant pour moi vis à vis de mes compagnes.*

Nous n'avons malheureusement pas retrouvé le cahier de dessin de la petite Simone. Aussi nous vous proposons quelques esquisses qu'elle a réalisées, beaucoup plus tard, et dont les motifs se retrouvent dans les détails de certains de ses tableaux









# *Le temps de paix est revenu*

*La guerre terminée, le temps des vacances était un temps heureux. En hiver, la veillée était plus gaie autour de la grande bûche rougeâtre qui s'usait tout doucement, laissant tomber de la belle braise dans ses alentours.*

*- Oh ! - disait ma mère - mettons de l'eau vite sur quelques-unes d'entre elle, cela me fera du beau charbon à mettre dans mon fer à repasser.*

*Nous les filles, nous aimions beaucoup nous occuper de cela, mais notre mère ne diminuait pas ce feu qui nous chauffait tous, à moins qu'il ne soit trop fort.*

*Grand-mère avait laissé son rouet pour tricoter paisiblement des petits chaussons pour nous. Ma mère faisait de la couture. Soisik faisait de la couture pour elle-même, Jeanne et moi, du crochet, les jumelles aussi, mais je me rappelle qu'elles préféraient le tricot.*

*Mon père lisait la vie des Saints ou parfois Jeanne ou moi-même après mes dix ans. Ce livre des Saints (édition 1913) était écrit en breton, ainsi grand-mère qui ne connaissait pas le français pouvait aussi le comprendre, mais elle connaissait plus ou moins par cœur le contenu de ce livre. Rares étaient les veillées sans que grand-mère ne nous raconte une histoire en breton, si longue qu'elle nous racontait le reste la veillée suivante.*



*Ce que nous aimions beaucoup voir, et même nous allions aider, c'était les jeunes domestiques faire des paniers le soir. Mon père nous occupait à enlever l'écorce sur le bois de façon à ce que les paniers soient blancs et aussi moins lourds à porter. Parfois ils faisaient des ruches, ça c'était plus*



*compliqué car il fallait de la paille, en plus, de belles ronces, ça aussi nous intéressait. Nous étions employées à enlever les feuilles et les piquants. Mon père les fendait ensuite en quatre dans toute la longueur de façon à en faire quatre longs rubans verts. Le milieu était exclu car il ne contient qu'une matière blanchâtre et moelleuse. Tout cela bien sûr salissait beaucoup notre large maison. La soirée terminée nous avons soin de balayer la maison, avec nos petits balais de genêts que grand-*

*mère mettait dans un coin à notre disposition; elle trouvait les grands trop lourds pour nous. Ensuite on mangeait des châtaignes qu'on avait grillées dans une vieille poêle sur la braise, accompagnées de cidre doux et quelquefois du cidre brut chauffé et sucré, pour les grands.*





Malgré les murs épais nous entendions le chant des chouettes, mais plus près de nous sur le foyer, c'était les "cri-cris" (les grillons) qui se plaisaient aussi à nous distraire. C'était bien rare s'ils se montraient en notre présence. Aussi je me rappelle être descendue de mon lit clos et à l'aide d'une bougie en avoir pris un dans le creux de ma main pour voir comment il chantait, mais une fois dans ma main c'était le silence complet, car tous les autres s'étaient tus à la vue de la lumière. Ayant vu que je les gênais, je l'ai déposé doucement dans son coin chaud, j'ai éteints ma bougie et suis regrimpée dans mon lit clos lentement pour ne pas réveiller Jeanne. Nous dormions toutes les deux ensemble. Notre lit était bout à bout avec le lit clos des jumelles Anna et Antoinette. Devant chaque lit clos il y avait un banc bien ciré comme le lit. La nuit nous y déposions nos habits.



*Le matin, à la file indienne on se boutonnait nos robes et nos blouses et après avoir mis nos bas et chaussettes de laine, nos petits sabots on allait déjeuner. Notre soupière de soupe au lait ou soupe*



*au cacao nous attendait. Notre mère venait nous les distribuer dans des petites écuelles en couleur. Ensuite, on se peignait et on faisait sa toilette.*

*Plus question après d'aller folâtrer, on s'occupait à aider Soizik car notre mère était souvent alitée, elle avait les jambes enflées à la suite d'une phlébite. Nous apprenions à préparer la nourriture des cochons et des petits veaux, à faire la vaisselle et quand Soizik allait laver le linge, Jeanne et*

*moi allions aussi. On brossait les mouchoirs, l'autre les torchons, on l'aidait de notre mieux.*

*Souvent, nos parents profitaient des vacances de Pâques pour tuer le cochon pour nous apprendre à faire le pâté, la saucisse, les andouilles, les boudins. Je me souviens j'allais très loin de la maison pendant qu'on le tuait. Une fois je m'étais cachée dans un tronc d'arbre et les doigts dans les oreilles pour ne pas entendre ses cris. Le tronc était tellement étroit que j'eus beaucoup de mal à m'en sortir et je reçus une réprimande car j'avais déchiré ma blouse. Je crois bien que s'il n'y avait que moi sur la terre, on ne mangerait jamais de viande, car je ne peux même pas tuer un poulet. Cela venait peut-être de ma mère, car elle non plus n'aimait pas cela.*





*Malgré les occupations du ménage, je n'avais pas oublié Tonton Mathelin. Il commençait vraiment à prendre de l'âge, tandis que moi je prenais des forces. Je lui donnais maintenant un bon coup de main. Je pouvais rouler la brouette, couper la paille et le foin, soigner les chevaux, les sortir pour boire de l'eau lorsqu'ils n'étaient pas dans le labour.*

*J'aimais beaucoup m'occuper de cela, je me mettais assis sur la petite Follette, la mère de tous, une jument demi-sang, même sans la bride je pouvais me confier à elle. Toute sa famille devant elle, nous allions paisiblement vers le petit pont de Magoar, Follette rentrait la première dans la rivière. Oh ! Je pouvais garder ma place , bien assise sur son dos, je prenais bien dans sa crinière lorsqu'elle descendait dans l'eau. Cela lui arrivait parfois de se jeter dans l'eau en plein été, mais en tapotant du pied, elle me faisait signe de descendre. Quand elle avait terminé elle avertissait en faisant un Frrrrr... avec ses naseaux, puis sortait de l'eau. Nous attendions que les autres aient fini de boire, puis simplement je leur disais en breton:*

***- Allé ! Er gêr bremañ ! (Allez ! à la maison maintenant !)***

*Tous passaient devant Follette pour rentrer et se remettre chacun dans son box et je les attachais tous. Ensuite, je rejoignais Mathelin pour la distribution de leur repas. J'étais contente de pouvoir rendre ce service à Mathelin. Ma soeur Jeanne aidait plutôt au ménage.*



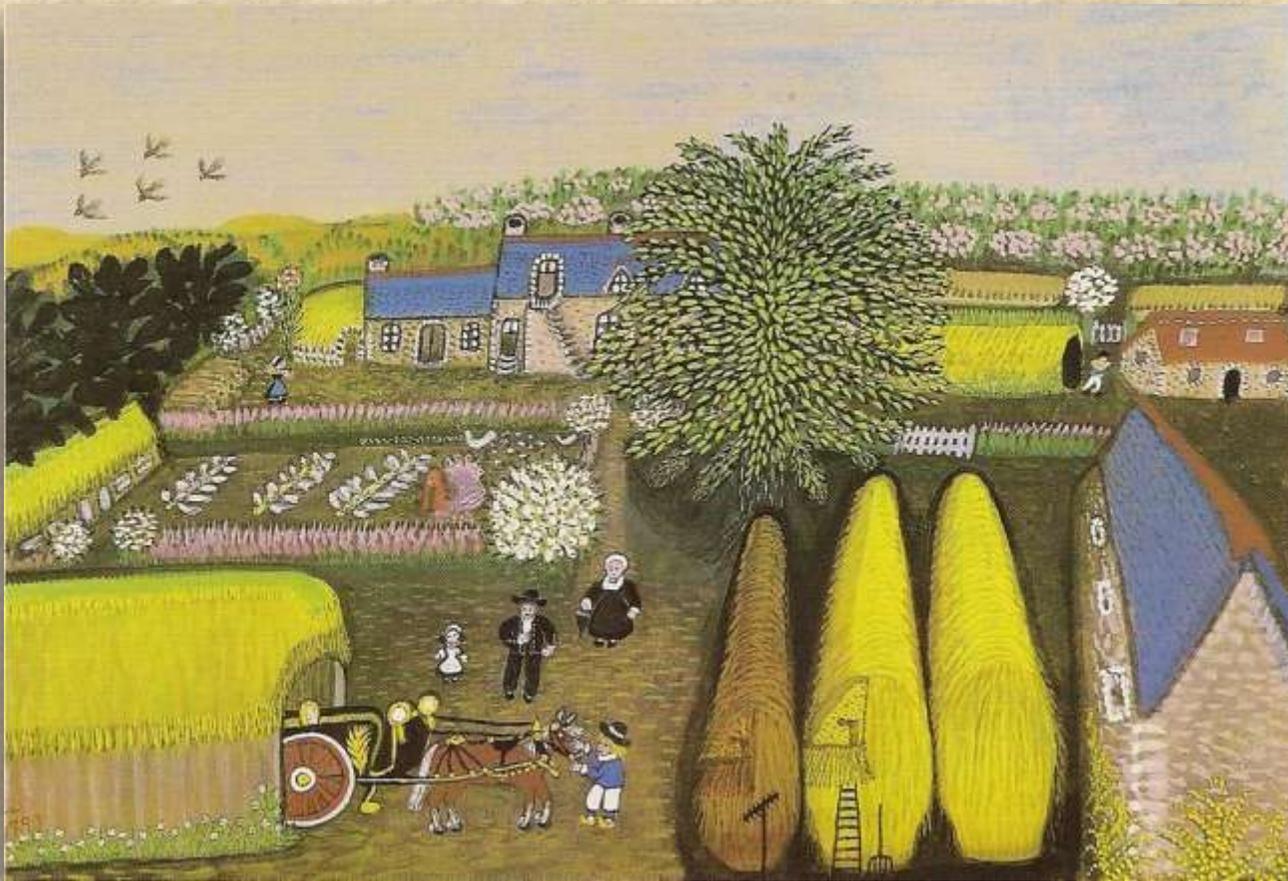
*L'orsqu'on allait à la messe le dimanche, nous passions par un endroit tout fleuri d'ajoncs, de bruyère en fleurs, d'aubépines, de sureau et de genêts. Ce mélange de parfums était loin de nos pollutions. Aussi notre mère nous disait-elle, quand on était jeunes filles :*

*- Cela remplace bien le parfum que certains achètent !*

*Elle détestait les parfumeries et avait bien soin de voir si l'une de nous était fardée ou parfumée, chose qu'on ne faisait jamais d'ailleurs.*

Notre mère aimait faire atteler la petite jument Folette de bonne heure. C'était le rôle de Jeanne ou le mien. On allait la chercher à la prairie proche de la maison munie d'un bout de pain. On n'avait qu'à dire : "Folette, tu viens !". C'était vraiment amusant à voir, elle venait tout de suite en hennissant vers nous, elle mangeait paisiblement son bout de pain, mais pendant ce temps on lui administrait quelques douces caresses. Elle se laissait ensuite conduire par la crinière pour être habillée de ses harnais aux boucles bien brillantes, ces boucles que nous aimions bien astiquer pour que notre chère Folette soit aussi belle que nous le dimanche. Le petit char à banc était aussi propre que le reste, en plus une belle gerbe de fleurs que notre mère cueillait tous les dimanches pour poser sur la tombe de nos chers défunts. Notre jardin était toujours bien fleuri, aussi beau en légumes qu'en fleurs.





*Oui, j'avais commencé à vous dire plus haut l'empressement de notre mère à faire atteler Follette le dimanche. Cela avait beaucoup de raisons, d'abord pour avoir tout près d'elle et de notre père, ses filles habillées en bretonnes, avec des coiffes bien blanches. Elle avait soin de nous regarder bien en face, c'est le cas de le dire : la minute de la revue. C'est elle qui tenait les guides, Follette la connaissait si bien.*

*- Surtout pas le fouet - disait-elle à mon père - Follette ne perd pas son temps.*

*Mais je reviens à notre cher passage fleuri. Mes parents avait le temps, en y passant, de tirer au clair tous les travaux en cours dans les champs pour la semaine. Tout cela en parfait accord tous les deux bien sûr. De temps à autre nous admirions ensemble la beauté de la nature et sa bonne odeur. Vous comprenez maintenant pourquoi j'aime à peindre tout ce cher passé. Il y aurait tant à dire et je passe les meilleurs moments.*





*Chez nous il y avait environ trois cents volailles, les pintades à elles seules étaient au nombre de soixante. Et puis j'oubliais les dindons, les canards d'Inde. On aimait assez leur donner à manger, mais quand il s'agissait de leur lier les pattes pour le marché, j'étais toujours partie aider tonton Mathelin.*

*Voyez-vous j'aimais beaucoup la ferme, pourtant j'aurais fait une mauvaise fermière, puisque je ne pouvais admettre qu'il fallait se détacher de ses bêtes un jour pour l'abattoir. Je me souviens, une fois j'avais délié les pattes d'une poulette que j'aimais beaucoup parce qu'elle avait plein de plumes sur les pattes et une belle moustache si fournie que par moment elle ne voyait plus marcher. Alors forcément elle se laissait prendre facilement. Elle était de couleur café au lait et elle était devenue très lourde car elle venait manger dans ma main. Puis un jour, elle a commencé à donner de très beaux œufs. Je lui avais préparé un doux nid. Ses œufs étaient mis de côté et s'il y avait quelqu'un de malade, on prenait ses œufs pour lui car ils étaient très beaux, très gros avec un jaune, même quelquefois deux jaunes. Forcément je gardais des petits restes pour elle, et toujours à la même heure elle m'attendait près de l'escalier en pierre. On l'avait surnommée "Yarik-Simone", en breton, ce qui veut dire la "petite poule à Simone". Nous l'avions gardée neuf ou dix ans. A sa dernière année elle pondait toujours et pesait environ cinq kilos. Ses moustaches devenaient très longues et je dus les couper très souvent. Ce serait trop long à dire les derniers soins que je lui ai donnés. C'était justement quand j'étais en vacances. Grand-mère me donnait toujours des nouvelles de ma poule quand elle venait me voir en pension, sur la semaine. Donc je savais qu'elle n'allait pas bien.*

*Mais je tiens à dire que question donner des soins aux malades ainsi qu'aux animaux, j'aimais faire cela. Je me rappelle étant toute petite, notre mère, au printemps mettait toujours beaucoup de poules à couver. J'en ai vu jusqu'à quinze à la fois. La date marquée pour le jour de l'éclosion des oeufs cela m'intéressait beaucoup, même à trois ans, de voir le poussin sortir de sa coque. Or il arrivait*



*parfois qu'il y avait des petits retardataires. Je voyais notre mère inquiète car elle disait :*

*- Pauvre petit, il n'a pas pu casser sa coque, car elle est trop dure.*

*Elle me mettait l'œuf sur mon oreille:*

*- Écoute comme il a la voix faible, il va falloir l'aider.*

*Et pour cela , elle savait où était placé le bec du poussin et à l'aide d'un petit*

*caillou donnait un petit coup à l'oeuf dans cet endroit, et le poussin, ayant pu respirer un peu, reprenait des forces. Je le prenais dans mes petites mains, je voyais bien les efforts qu'il faisait pour se dégager. Je l'aidais en enlevant des tout petits morceaux de coquille, mais pas tous. Je le posais délicatement sous une poule qui couvait et que notre mère avait choisie pour les plus faibles.*

*On venait voir de temps en temps, car ces quinze poules, dont les œufs devaient éclore presque en même temps, donnaient beaucoup de travail à notre mère, aussi Mathelin ne me voyait pas beaucoup pendant cette courte période. Je dis courte, mais il y avait la levée des poussins bien sûr et la surveillance par la suite. Il y en avait qui tombait dans les rigoles d'eau, d'autres un peu blessés. Ma mère m'appelait :*

*- Viens soigner ce petit poussin !*

*Je venais aussitôt, notre mère mettait de côté les boîtes vides de sucre, j'en prenais une que je garnissais d'ouate que j'avais d'abord chauffée au coin du feu. Mais avant d'introduire le poussin, s'il était plein de boue, je le baignais dans une cuvette d'eau tiède, je le faisais marcher sur le foyer chaud pour le sécher. Je voyais comme cela s'il n'avait rien de cassé. Je le faisais boire un peu d'eau ou de lait s'il n'était pas trop faible. Dans sa boîte garnie et bien chaude, je restais le surveiller sur le coin du foyer de crainte que le chat vienne le manger. De temps à autre, je le mettais à suivre sa mère et s'il ne pouvait pas la suivre, je le reprenais pour ma petite infirmerie.*



Quand il y en avait deux ou trois à la fois cela m'occupait la journée entière, sans compter que je surveillais aussi le tas de fumier des chevaux. Un tas de fumier très épais dégage de la chaleur. Les grandes personnes trouvaient parfois un poussin par terre, le jetaient sur ce fumier le croyant mort. Je surveillais cela car la plupart du temps il n'était pas mort du tout. La chaleur du fumier l'avait peut-être sauvé. Je le prenais pour ma petite infirmerie, car l'épervier ou les chats l'auraient vite repéré. Il était bien rare que je ne parvienne pas à le ranimer, même la patte cassée. Je faisais appel à ma soeur Jeanne pour le tenir pendant que je lui mettais un petit bout de bois et à l'aide d'un fil cela remettait sa petite patte en place. J'avais d'abord imbibé sa patte de saindoux. Cette opération, c'est notre père que j'avais déjà vu faire avant évidemment. Cela demandait quelques jours de surveillance. Plus question d'aller se baigner dans la prairie pendant la période de la levée des poussins. Ma soeur Jeanne, étant la plus grande, avait plutôt la surveillance des jumelles, mais ne refusait pas quand elle était proche de m'aider quand j'étais trop encombrée. S'il y avait trop de petits convalescents, ma mère me posait quelques mètres de grillage sur un petit espace de verdure où on les rassemblait grands et petits avec une poule très tranquille pour les défendre de l'épervier et des chats. On avait eu soin de leur donner suffisamment à boire et à manger et puis rassurez-vous, moi je n'étais pas bien loin !



*Notre mère avait aussi l'habitude de mettre des œufs de canards à couvrir sous une poule. Les œufs, paraît-il, étaient mieux couvés. C'était fort possible, mais une fois les canards sortis de l'œuf, ils ne tardaient pas à chercher les mares d'eau, ce qui inquiétait beaucoup notre pauvre couveuse. Trois jours après la levée, ils étaient tous dans la mare. Si la pluie venait de tomber elle était très grande cette mare. Au début j'étais aussi navrée que la pauvre bête, j'avais donc installé sur la mare des petites planchettes en guise de petits bateaux.*

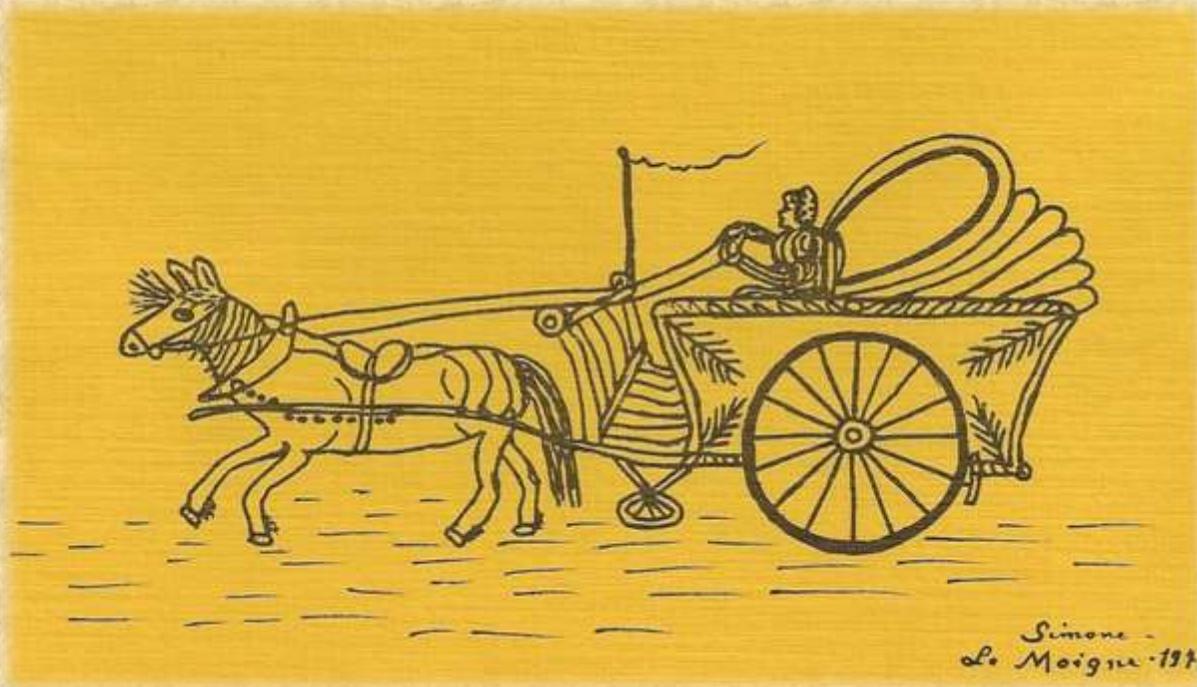


*Notre maman poule s'installait sur l'une des planches et de plus en plus criait si fort "cloc, cloc, cloc" qu'à la fin elle devenait enrouée, si enrouée que ses clocs devenaient "crocs, crocs, crocs" et en plus la planche où elle était perchée, poussée par le vent, était arrivée au milieu de la mare d'eau. Les petits canards eux, étaient très heureux, ne s'inquiétant pas du tout des angoisses de leur maman provisoire. La nuit, quand même, ils étaient tous au rendez-vous sous sa protection, même par moment*

*dans la journée. En plus, à mesure que les canetons se recouvraient de plumes, les mères canes les adoptaient. Plus question à la mère couveuse de s'approcher au risque d'être plumée par le troupeau de canards. Depuis un moment déjà, la poule leur picotait leur bec quand par hasard ils sortaient leur tête de dessous son aile. Elle trouvait leur bec trop large.*

# *Petit retour dans le passé...*

*Je reviens encore à ma plus tendre enfance lorsque le Maréchal Franchet d'Espérey et sa fille*



*venait nous rendre visite.*

*J'aimais les regarder*

*chevaucher des chevaux si*

*fins, mais quand même,*

*j'étais un petit peu jalouse*

*parce qu'ils étaient plus*

*beaux que notre petite*

*Follette. Puis j'essayais de*

*les comparer à notre*

*cheval Farceur de belle*

*couleur comme eux, mais*

*n'avait pas de fines jambes*

*comme ceux là, évidemment ! "Ce sont des chevaux de courses", disait mon père. Notre Farceur était tout de même un bon et beau cheval de labour, ainsi que nos autres chevaux, presque toujours au nombre de dix avec les petits.*

*La dame venait souvent, conduite par son cocher, en calèche. Ce jour-là on nous faisait passer par la laiterie pour nous embellir d'une blouse propre. Pour nous présenter ensuite à la Maréchale, nous avançons vers elle, la tête baissée, en file indienne. Il fallait la lever pourtant, car chacune à son tour devait répondre aux questions, quand elle nous demandait nos âges, et ce qu'on pensait faire quand on serait grande. On répondait :*

*- Comme notre mère !*

*Parfois on passait à tour de rôle sur ses genoux, pour des questions plus intimes sans doute. Je ne m'en souviens plus*

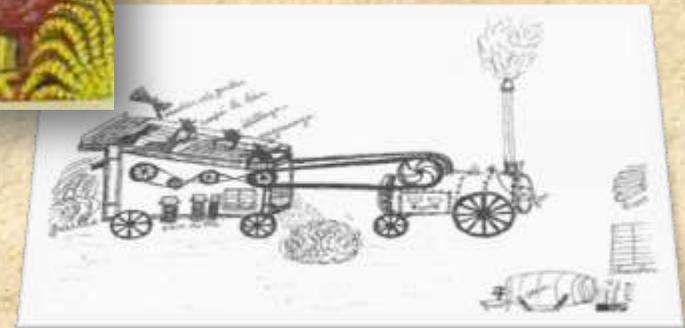
*trop. On aimait bien ces jours-là car elle nous apportait toujours quelques friandises.*



*Leur château n'était qu'à six ou sept kilomètres de notre ferme. Je pense qu'il doit toujours exister (entre PLOURAY et l'Abbaye de LANGONNET). Il était très vaste. Je me rappelle, qu'étant plus grande nous avons été invitées avec notre mère chez la Maréchale. On nous avait fait visiter le château. Il était entouré d'hortensias de toutes les couleurs ; plus bas il y avait un petit lac où quelques cygnes nageaient paisiblement. C'est là que nous avons vu notre premier cygne. J'avais trouvé cela très beau, et puis cela changeait tout de même avec le troupeau d'oies, de canards, de poulets et de pintades de notre ferme.*



# La fin d'une époque



*Quand mon père fût rentré de la guerre, on ne prit plus qu'un domestique. Mathelin avait toujours gardé sa place de vacher. Quand il prit sa retraite mon père prit de nouveau deux domestiques. Une fois Jeanne et moi sorties de pension, Soisik nous quitta pour se marier et tenir une ferme du côté de MAËL-CARHAIX. Plus grandes, nous allions lui rendre visite à vélo. Donc entre la maison et aider un peu notre père pour les étables et les chevaux, nous avions fort à faire pour notre âge.*

*Notre regrettée grand-mère n'était plus là non plus. Le Bon Dieu l'avait rappelée à lui à l'âge de quatre vingt un ans. J'avais alors onze ans et demi. Elle n'avait été que huit jours malade dans sa vie et n'avait jamais eu affaire à aucun docteur, sauf pour ses derniers huit jours. Nous l'avons beaucoup regrettée, je me rappelle avoir pleuré toute une nuit dans mon lit clos. Jeanne aussi, ainsi que les jumelles. C'était la mère de notre père. La mère de ma mère je l'ai connue aussi, mais moins. Elle nous a quittés à l'âge de quatre vingts ans. J'avais alors quatre ou cinq ans, je ne me souviens pas très bien.*





*Document réalisé à partir d'un manuscrit de :*

*Simone Le Moigne*

*qui fut commencé le 27 février 1973 à SAINT-HERBLAIN*

*(au cours d'un séjour chez ses enfants)*

*et achevé fin 1973 à SAINT-BRIEUC.*

*Simone à différents âges :*



3 ans



10 ans



16 ans



18 ans



26 ans



Les quatre sœurs en costume "*Fisel*".

De gauche à droite :

*Antoinette,*

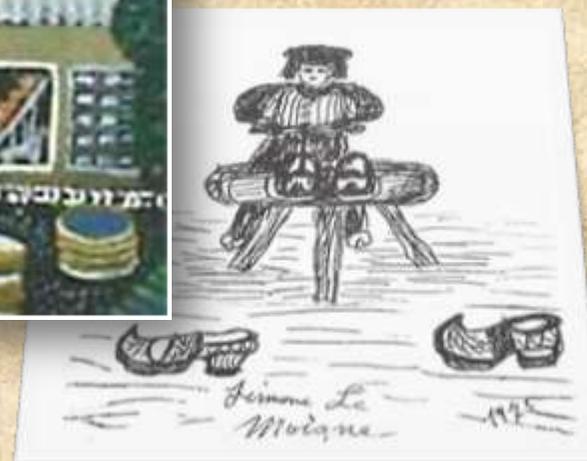
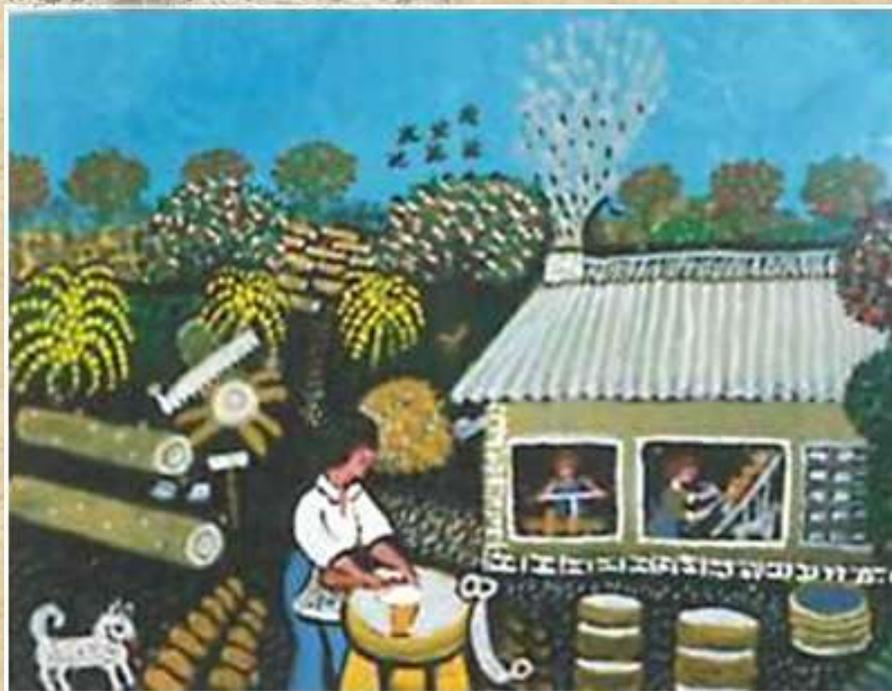
*Simone,*

*Jeanne,*

*Anna.*



## Épilogue: les sabotiers





*Simone épouse Guillaume LE BRIS,*  
un sabotier, le 18 septembre 1935.



Ils ont eu deux enfants, *Anne* et *Simon*, qui ont fait du  
manuscrit imagé de *Simone Le Moigne*

le document que vous avez sous les yeux.





La maison natale de **Simone Le Moigne** au village de MAGOAR, début du XXIe siècle.



L'auteur: *Simone Le Moigne* à l'époque de l'écriture de ce récit.

## index des illustrations

Page	Description, références et type
0	<u>En couverture</u> , sur fond de toile de chanvre : N° 418, Cour de ferme, 1978. Huile / toile, 60x73.
1	N° 75, Breizh gwechall (Bretagne d'autrefois), 1973. Gouache/papier 55x80
2	Simone Le Moigne en costume breton " <i>Fisel</i> " et reproduction de la couverture originale de son manuscrit.
5	Char à banc. Croquis au crayon de Simone Le Moigne
6	Simone Le Moigne peignant, dans son appartement à SAINT-HERBLAIN
7	Simone Le Moigne et ses trois sœurs, de gauche à droite: Simone, Antoinette, Anna, Jeanne
8	N° 2002, Le père à Simone, 1973. Gouache / isorel, 17 x 18 N° 2001, La mère à Simone, 1972. Gouache / isorel, 17 x 18
9	Jean-Louis Le Moigne et Jeanne Berthou, les parents de Simone
10	N° 172, Le Manoir de Campostal, 1976. Huile / toile, 65 x 81
11	Détail du tableau de Campostal: la maison de la famille Berthou, rénovée
12	Loïs Berthou, tonton de Simone
13	François-Louis Berthou, tonton de Simone

Page	Description, références et type
14	Yann Berthou, tonton de Simone N° 45, Tonton Yann et son char, 1972. Huile / toile, 38 x 55
15	Joseph Berthou, oncle et parrain de Simone Cérémonie du 11 novembre 1945 à ROSTRENEN
16	Anna Berthou, tante de Simone
18	La maison de Campostal au XXIème siècle
19	N° 158, La rentrée des betteraves, 1975. Huile / toile, 75 x 100
20	N° 1000, Les noces d'antan, 1986. Huile / toile, 150 x 220
21	N° 53, Course de chevaux, 1972. Huile / toile, 81 x 100
22	N° 351, La joie en gardant les moutons, 1978. Gouache / carton, 20 x 33
23	Le Docteur François Bellec
24	N° 90, Les pauvres accueillis par les grands-parents Berthou, 1974. Huile / toile, 81 x 100
27	N° 185, Mon village natal, 1976. Huile / toile, 50 x 100
28	N° 1442, Les quatre baigneuses, 1996. Huile / toile, 60 x 73
29	Soizik
31	Le rouet breton, 1972. Croquis au crayon
32	"La sauvegarde du soldat"
33	Extraits du livret militaire de Jean-Louis Le Moigne
34	Les jumelles se cachent sous le tablier de leur mère, 1974. Croquis au crayon Bic Simone sur les genoux de son père en permission, 1974. Croquis au crayon Bic
35	N° 1278, J'ai trouvé le casque de notre Père, 1991. Gouache / carton, 20 x 30

Page	Description, références et type
36	Simone le Moigne faisant l'aumône. 1974. Dessin au crayon de couleur Simone Le Moigne apprenant sa prière, 1974. Dessin au crayon de couleur
37	A la recherche d'un petit frère sous le pont. 1974. Dessin au crayon de couleur
38	Mathelin fume sa pipe, 1974. Dessin au crayon de couleur
39	Simone Le Moigne aidant Mathelin à faire la litière en 1916, 1974. Dessin au crayon de couleur
40	Simone Le Moigne conduisant le cheval pour le repas des chevaux en 1915, 1974. Dessin au crayon de couleur
41	N° 154, Le manège du hachoir à lande, 1975. Huile / toile, 60 x 73
42	Simone Le Moigne aidant Mathelin à préparer le repas des bêtes de l'étable en 1914, 1974. Dessin au crayon de couleur
43	N° 28, Four ancien, 1969. Gouache / papier, 50 x 65
45	Simone Le Moigne accompagne Mathelin pour chauffer le four à pain en 1916, 1974. Dessin au crayon de couleur.
46	N° 87, Four à pain, 1974. Huile / toile, 81 x 100
49	N° 1030, Simone Le Moigne en pension à Trégornan, 1986. Gouache / carton, 30 x 40
50	N° 1146, L'école de Simone..., 1989. Gouache / carton, 40 x 60
51	Cahier de l'élève Simone Le Moigne en 1924
53	Partition chant, paroles et musique, <i>An Durzunell</i>
54	Partition chant, paroles et musique, <i>Kousk Breiz Izel</i>
55	La punition du sabot à Simone. Croquis au crayon Bic
57	N° 1050, Les sonneurs de Cloches, 1987, Gouache / carton, 69 x 39

Page	Description, références et type
58	Un char à banc, 1981. Croquis au crayon Bic
59	Neuf croquis au crayon
60	N° 85, L'emblavure en Bretagne en 1800, 1973. Huile / toile, 50 x 100
61	N° 56, Le battage aux fléaux, 1972. Huile / toile, 50 x 100
63	N° 1041, La grande veillée, 1987. Huile / toile, 81 x 100
64	N°1076, Apprentissage pour fabriquer ruches et paniers, 1987. Huile / toile, 81 x 100
65	N° 183, La veillée enchantée, 1976. Huile / toile, 65 x 81
66	N° 44, La prière du soir, 1973. Huile / toile, 46 x 61
67	N° 416, Matin de Noël, 1978. Huile / toile, 54 x 65
68	N° 1127, Les lavandières de mon temps, 1989. Huile / toile, 60 x 73
69	N° 1302, On tue le cochon, je pleure, 1990. Huile / toile, 55 x 38
70	N° 110, La rentrée des chevaux, 1974. Huile / toile, 54 x 81
72	N° 178, Le verger en fleurs, 1976. Huile / toile, 81 x 100
73	Follette. Gouache / carton
74	N° 480, Magoar vers 1938, 1979. Gouache / carton, 32 x 50
75	N° 109, Fauchage des blés, 1974. Huile / toile, 60 x 81
76	N° 338, Ma poule à douze ans, 1978. Gouache / carton, 35 x 43
78	Simone Le Moigne aidant sa mère à l'éclosion des œufs, 1974. Dessin au crayon de couleur.
79	N° 126, La petite fille et le poussin, 1974. Huile / carton, 41 x 28
80	N° 1135, Le coq console le canard, 1989. Gouache / carton, 23 x 29
81	N° 1208, Le gros chagrin de la poule, 1990. Gouache / carton, 20 x 30

Page	Description, références et type
82	Char à banc, 1979. Croquis au crayon Bic
83	N° 927, Promenade en carrosse, 1985. Huile / toile, 65 x 81
84	Cygnés. Croquis au crayon Bic
85	N° 1080, La batteuse de Palaric, 1988. Huile / toile, 60 x 120 et croquis au crayon. N° 225, La peur et l'épouvante devant la première voiture, 1976. Huile / toile, 65 x 81 et croquis au crayon
86	Marie-Julienne Urvoy, grand-mère paternelle de Simone Le Moigne
87	La famille Le Moigne avec un neveu Jean-Marie Maymille
89	Cinq portraits de Simone à différents âges
90	Les quatre sœurs en costume
91	La hutte des sabotiers_photographie La hutte du sabotier à Kerchelin. Gouache / carton. Sabotier creusant une paire de sabots, 1974. Dessin au crayon
92	Mariage de Simone Le Moigne et Guillaume Le Bris: l'ensemble de la Noce
93	Photos famille LE BRIS. En haut: les mariés Simone et Guillaume En bas à gauche: Anne à 2 ans. En bas à droite: Simon à 2 ans
94	Une vue de la maison natale à Magoar
95	Portrait de Simone LE MOIGNE
	<u>Quatrième de couverture</u> : détail de broderie du tablier breton de Simone Le Moigne

## Bibliographie, Musées, Collections, Audiovisuel, Liens, etc.:

Une bibliographie complète ainsi que des articles de presse, la liste des Musées, expositions, salons, collections publiques et privées, audiovisuel divers et des liens vers de nombreux sites Internet, sont disponibles sur le site dédié au peintre **Simone LE MOIGNE** à l'adresse suivante :

<http://www.simone-le-moigne.com/>

N.B.: Pour les personnes qui découvrirait l'œuvre picturale très vaste de **Simone LE MOIGNE** par l'intermédiaire de son manuscrit illustré auquel ont été rajoutées quelques reproductions de ses très nombreux tableaux, gouaches ou dessins, une précision s'impose.

Placée dans la catégorie "peintre naïf", **Simone LE MOIGNE** s'y est caractérisée en inventant sa propre technique, créant de ce fait son propre style. Cette situation, qui la rend pratiquement "inclassable", peut être résumée tout simplement par ces anagrammes élaborées à partir de son nom :

*simone le moigne*

ou :

*si mon génome lie, mon génie m'isole* et : *moi en mon église, mon égo s'élimine*

Ce document a été conçu et réalisé par les enfants de l'artiste: *Simon LE BRIS* et *Anne VINESSE*.  
Les photographies de tableaux en qualité professionnelle sont dues à **Xavier LIEBARD**

contacts:

[anne.vinasse@wanadoo.fr](mailto:anne.vinasse@wanadoo.fr)

[lomigunysbreis@orange.fr](mailto:lomigunysbreis@orange.fr)

*Collections privées - Droits réservés pour les œuvres reproduites, y compris les écrits.*

*Tous droits des ayants-droits de l'auteur des œuvres réservés. Toute demande d'autorisation pour quelque utilisation que ce soit doit être adressée à:*

[adagp@adagp.fr](mailto:adagp@adagp.fr)

ou: ADAGP 11 Rue Berruyer, F-75008 PARIS. Tél.: 01 43 59 09 79 Fax: 01 45 63 44 89

